

VIVRE AU PAYS PENDANT LA GRANDE GUERRE

Castellane - Musée du Moyen Verdon
2015 - 2016



SOMMAIRE

Éditorial	3
À la veille de la guerre	4
Le Moyen Verdon	6
L'entrée en guerre	8
La conscription	10
Les mutations au XX ^e siècle	12
De la faucille à la faux armée	14
Le soldat provençal et rural dans la guerre	16
La vie au front, comment tenir ?	18
Objets du front	20
Trophées, souvenirs de guerre et artisanat de tranchée	22
Fin de guerre	24
Carnet d'un prisonnier de guerre	26
Le lien social : correspondances et permissions	28
Portraits du front	30
Portraits de l'arrière	32
L'effort de guerre	34
Les femmes dans la guerre	36
Objets de l'arrière	38
Les familles face à la mort	40
Enfance en guerre	42
L'école de la guerre	44
Jouets et matériel scolaire	46
Lettres de la Grande Guerre	48
Morts pour la France de Castellane et de ses hameaux	56
Bibliographie	60
Crédit des illustrations	60

ÉDITORIAL

Jean-Luc Domenge
Président de l'association
Petra Castellana

À LA VEILLE DE LA GUERRE

« *Toujours votre société violente et chaotique, même quand elle veut la paix, même quand elle est à l'état d'apparent repos, porte en elle la guerre, comme la nuée dormante porte l'orage.* »

(Jean Jaurès, discours du 07 mars 1895 à la Chambre des communes)

A la veille de la guerre, la France connaît l'une de ses plus grandes périodes de stabilité politique. Depuis 1871 et la fin de la guerre franco-prussienne, le pays a adopté une nouvelle constitution : celle de la III^e République. violemment combattu dans ses premières années, le régime est au début du XX^e siècle largement accepté par la population et les grandes forces politiques du pays.

Néanmoins la stabilité républicaine est régulièrement troublée par des affaires, des débats politiques virulents, dans une société plus violente qu'il n'y paraît. Si la plupart des sociétés européennes sont naturellement empreintes d'esprit patriotique, elles sont aussi touchées par une variante plus politique et radicale, le nationalisme. En France, le souvenir de la défaite de 1870 participe à raviver ce sentiment national. On jure fidélité à l'Alsace et la Lorraine et on exalte l'armée notamment à travers la littérature guerrière, très présente jusqu'aux années 1890, qui héroïse les soldats et les combats. Enfin, certaines décisions géopolitiques et militaires, comme l'alliance de la France avec le Royaume-Uni et la Russie, la loi de 1913¹, ou encore les fréquentes crises internationales et rivalités coloniales, entretiennent ce climat de tension.

Cependant, il serait faux de penser que l'opinion publique française ne soit animée que d'intentions belliqueuses, revanchardes ou nationalistes.



Soldat français et Alsacienne à la frontière

L'illustration, 15 août 1914

Coll. L. Leroy

En effet, depuis les années 1910, les idées pacifistes véhiculées par les socialistes et le tribun Jean Jaurès, trouvent un écho favorable chez bon nombre de citoyens. À la veille de la guerre, la population est en réalité aussi massivement pacifique que patriote.



Jean Jaurès, discours au Pré-Saint-Gervais

25 mai 1913

BnF

LA PERTE DE L'ALSACE-LORRAINE

« L'Assemblée nationale a ratifié le traité de paix par une majorité de 439 voix sur 653 votants.[...] Nous aurions sans doute préféré qu'on ne traitât pas avec l'Allemagne, et qu'on laissât l'ennemi en possession de ce qu'il nous a ravi, sans ratifier son usurpation par un traité qui lui donne, dès à présent, l'apparence du droit.

[...] Mais on nous dit que la France ne pouvant continuer à vivre avec l'Alsace et la Lorraine, devait se résigner à périr avec elles. [...] Nous croyons qu'il vaut mieux supporter l'amputation d'un membre que de permettre au mal de gagner toutes les parties du corps. D'ailleurs la cession d'un territoire ne ressemble pas précisément à l'amputation d'un bras ou d'une jambe. Quand on coupe un membre à un homme, c'est fini, il ne peut plus jamais le ravoïr ; mais un territoire cédé est toujours bon à reprendre ; il y a toujours l'espoir de la revanche. »

« Les protestations », Le Phare du Littoral, Courrier de Nice et des Alpes Maritimes, 04 mars 1871.

Carte de la France après 1871

Nouvel atlas primaire de géographie, cours élémentaire, 1901

Don Annie Saïssi

Le revanchisme perd lui aussi de son éclat. Si le *culte de l'Alsace-Lorraine* a une réelle influence sur le sentiment national, récupérer les Régions perdues par les armes n'est qu'un rêve, agité par quelques minorités tapageuses. Le discours officiel de l'époque, auquel se joint une grande partie de l'opinion, est en fait paradoxal. On affirme vigoureusement que la France souhaite la paix, mais en même temps on jure qu'elle n'oublie rien de la perte de l'Alsace-Lorraine².

(1) La loi Barthou, qui fait passer de deux à trois ans, la durée du service militaire obligatoire.

(2) Selon la formule de Léon Gambetta : « *Y penser toujours, n'en parler jamais* ».



LE MOYEN VERDON

« *Se Destourbo fousse de pan, lou Roc de frommai, e Verdoun de vin,
de Castelano s'en veirié jamai la fin.* »

« *Si Destourbes était du pain, le Roc du fromage, et le Verdon du vin,
de Castellane on n'en verrait jamais la fin.* » (Proverbe local)

La France pluriculturelle du début du XX^e siècle, est fortement marquée par les stéréotypes régionaux. Les provençaux ne sont pas épargnés. En 1914, les géographes Eisenmenger et Cauvin affirment : « *Les habitants de la Haute-Provence sont de taille moyenne ; ils ont l'esprit net, sont sobres, ont à un très haut degré l'amour de la famille. Le montagnard est trapu, d'allure lente, de caractère calme, réfléchi, obstiné, très attaché au passé. Il a le goût du travail, de l'épargne, mais aussi l'esprit processif. L'habitant de la plaine est d'allure plus légère, d'esprit plus mobile, plus enthousiaste ; ce qui le caractérise surtout c'est l'entrain, la gaîté, la faculté de saisir les ridicules, la verve frondeuse, la raillerie mordante et imagée* »³.



Moisson à la Clue de Demandolx
Famille Isnard, années 1910
Don Aline Isnard



Vue sur l'avenue de la Gare à Saint-André-les-Alpes

Début du XX^e siècle
Don Isabelle Rouvier

Ces stéréotypes ne sont pas sans fondement et le Moyen Verdon est à la charnière de ces deux influences et de ces deux modes de vie. On y retrouve certains aspects typiques de la Provence, comme la viticulture, une sociabilité tournée vers l'extérieur et le collectif. D'autres sont propres à la culture alpine tels que l'importance de la religion, les conditions rudes de vie et la pauvreté de l'habitat.

Le Moyen Verdon est une région rurale où les petites propriétés agricoles forment le cœur de l'économie locale. On y cultive des céréales - froment, avoine - quelques légumes pour la consommation familiale, peu de vignes, des fruits - poires, pommes, prunes à pruneaux - et on y pratique l'élevage ovin.

Le progressif désenclavement du territoire va de pair avec une émigration continue. Ainsi, entre 1850 et 1914, la population a chuté de presque moitié. L'émigration saisonnière, qui s'effectue des montagnes vers les plaines pour les moissons, les vendanges ou la cueillette des olives, mais aussi le départ de jeunes gens pour travailler sur la côte dans l'hôtellerie et la restauration, accentuent le phénomène de dépopulation. Seul le secteur de l'administration publique tend à se développer autour de Castellane, grâce à l'école de la République qui permet à une partie de la population de suivre des carrières de fonctionnaires.



Jacques Stern, député de Castellane en 1914
Assemblée Nationale

Enfin d'un point de vue politique, le canton de Castellane est traditionnellement ancré à droite. Boni de Castellane (libéral-conservateur) y est député de 1898 à 1910. Cependant, quelques années avant la guerre la région bascule au centre-gauche. En 1910 est élu le candidat radical Louis Perchot (centre-gauche), auquel succède en 1912 François Deloncle (centre). En 1914, à quelques mois du conflit, c'est le candidat radical Jacques Stern (centre-gauche) qui obtient son mandat de député dans l'arrondissement de Castellane⁴.

(3) G. Eisenmenger, C. Cauvin, *La Haute Provence, étude de géographie régionale*, 1914, p. 153.

(4) Tableaux des élections générales législatives de 1906, de 1910 et 1914.

VUE DE CASTELLANE EN 1914

« Castellane : assise au sud de la petite plaine des Paluds, baignant dans le Verdon à peine échappé de ses premières cluses, dominée par un superbe Roc redressé à pic sur trois de ses faces, entourée de monts qui l'enserrent de toutes parts, cette petite ville emprunte à ce cadre brutalement taillé un cachet tout spécial.

A l'exception de la place principale qui avoisine la rivière, la plus grande partie de l'agglomération est encore composée de vieilles rues sans aucun caractère. Au sommet du Roc, on jouit d'une belle vue sur la ville nouvelle, aux rues mal percées et trop à l'aise entre les remparts en ruines qui l'entourent. Au-dessus des maisons émergent une tour à mâchicoulis, le clocher carré de la vieille Eglise de Saint Victor bien délabrée, l'Eglise du Sacré-Cœur et la porte de l'horloge. Fortifiée et protégée par les ouvrages établis sur le Roc, Castellane eut une histoire très mouvementée, surtout pendant les guerres de religion et lors de l'invasion des armées austro-sardes au XVIII^e siècle. »

G. Eisenmenger, C. Cauvin, *La Haute Provence, étude de géographie régionale*, 1914, p. 218.



Castellane en 1890

L'ENTRÉE EN GUERRE

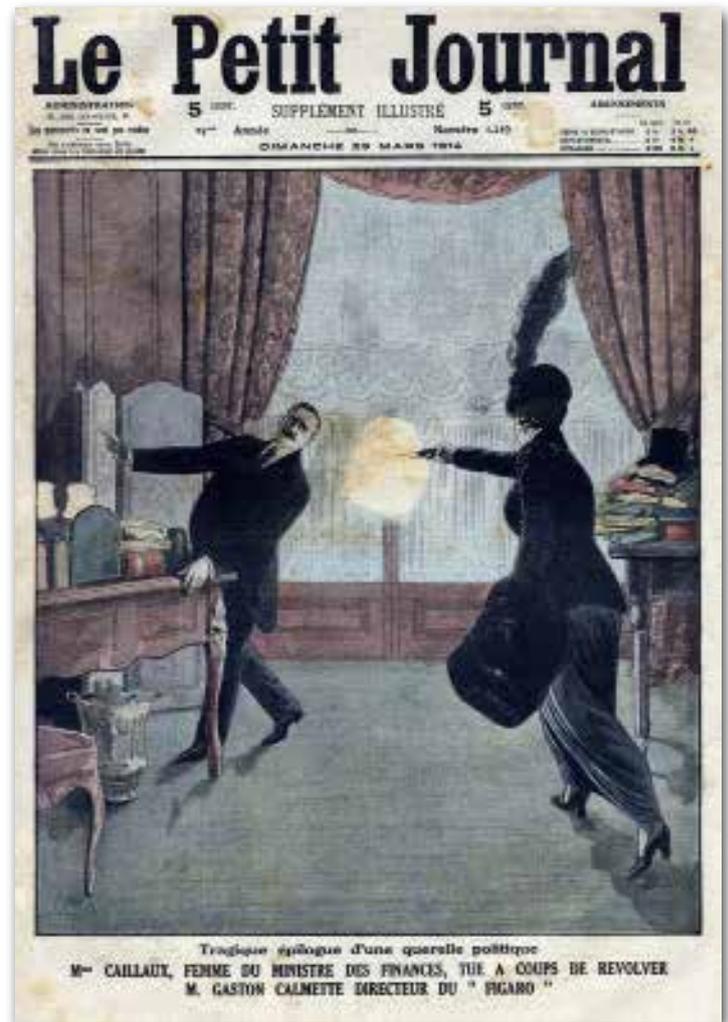
*« C'est pas possible, c'est de la politique ! Vous y croyez vous ? C'est une affaire diplomatique !
Il y a bien encore un peu d'espoir ... ne nous donnez pas des idées noires ...
On pourra peut-être encore s'en sortir par la diplomatie ! »*

(Stanislas Laugier (1864-1944) apprenant la déclaration de guerre par un gendarme, Castellane, 02 août 1914)

Le mois de juillet 1914 est calme en France, et l'opinion publique est bien loin de toute idée de conflit. Ceux qui lisent la presse sont plus passionnés par le procès de Mme Caillaux⁵ et par le voyage en Russie de l'ensemble du gouvernement français, que par la crise dans les Balkans et le récent assassinat de François-Ferdinand, héritier de l'Empire Austro-Hongrois. Dans les campagnes, comme c'est le cas dans la région de Castellane, la population vit au rythme des travaux des champs. Au milieu de l'été 1914, elle est alors principalement occupée par les moissons.

L'opinion publique de l'époque ne semble pas préoccupée par le risque de guerre et seule la population de quelques villes proteste, à la toute fin du mois de juillet, contre l'escalade de la violence et la menace d'un hypothétique conflit. Cependant, l'assassinat le 31 juillet du socialiste Jean Jaurès, figure du pacifisme français, fait taire toute opposition à la guerre.

L'affaire Caillaux
Le Petit Journal, 29 mars 1914
Coll. L. Leroy



Dans ce contexte, l'ordre de mobilisation générale du 1^{er} Août 1914, constitue dans les communes du Moyen Verdon, une surprise générale. Au son du tocsin, la population se regroupe sur la place publique et les hommes, plus empreints d'une attitude résolue qu'enthousiaste, s'apprêtent à rejoindre leurs corps. En quelques jours, les citoyens âgés de 20 à 50 ans quittent leurs villages. Ils pensent revenir pour Noël, ils resteront en fait mobilisés pendant 5 ans.

L'Union Sacrée, demandée par le président Poincaré au lendemain de la déclaration de guerre de l'Allemagne, est suivie partout. La gauche et la droite, l'Église et la République, oublient pour un temps leurs griefs et s'unissent « dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique »⁶.

- (5) Femme du Ministre des finances de l'époque, qui assassina au mois de mars 1914, le directeur du Figaro. Le journal menait depuis trois mois une importante campagne contre Mr Caillaux.
 (6) Discours du Président de la République, Raymond Poincaré, aux Assemblées, le 4 août 1914.

Ordre de mobilisation générale des armées

02 août 1914
 AD 04 - 1 Fi 3/1360



Moissonneur

Début du XX^e siècle
 Coll. J.-L. Domenge



À LA BAUME

Le jour de la déclaration de guerre, c'était le deux août. Je vois encore placardées les affiches : « Ordre de réquisition, ordre de mobilisation générale », parce qu'il y avait aussi une affiche pour réquisitionner les bêtes ...

Il y avait à ce moment-là des moissonneurs partout à la Baume, nous étions en pleine moisson, en ce temps-là les gens louaient des équipes de moissonneurs, étrangers au village hein ! Et ces moissonneurs sont tous partis pour aller voir leur livret militaire, qui le premier jour, qui le lendemain ... Ça a été la mobilisation en masse. J'avais quatorze ans et je me souviens que nous nous étions dit : « Mais comment allons-nous rentrer notre moisson ? »

Léon Collomp (né en 1900) – La Baume, hameau de Castellane



Les conscrits de la classe 1915 à Castellane

Par ordre alphabétique :

*P. Champsaur, F. Giraud, F. Imbert,
C. Mandrille, G. Martin, A. Martiny,
I. Pellissier, L. Raphel, Z. Sauvère, G. Turc
1914-1915
Dépôt C. Martin*

Toise de conscrits

1842

Dépôt commune de Castellane

Inscriptions sur la toise indiquant les tailles minimales pour intégrer les différentes armes en 1842 :

1^{re} 56^c
Infanterie de ligne et légère
1^{re} 67^c
Génie équipages M^{res}.
Chasseurs hussards
1^{re} 70^c
Artillerie. Dragons.
Lanciers.
1^{re} 73^c
Cuirassiers
1^{re} 76^c
Carabiniers

En 1914, la taille minimale pour être incorporé était de 1m54.



Drapeau des conscrits de la classe 1916 de Castellane

1916

Don Jacky Jobert



Si l'on part pour un si long départ
 C'est pour trois ans pour garder la frontière
 Si l'on part pour un long départ
 C'est pour trois ans pour garder les remparts

Refrain

Ça bout, ça sent, le jus de la gamelle
 Ça bout, ça sent, le bouillon de trois ans.

A quoi bon se faire de la bile
 S'esquinter le tempérament
 Il vaut mieux faire la cour aux filles
 Que servir le régiment.

Refrain

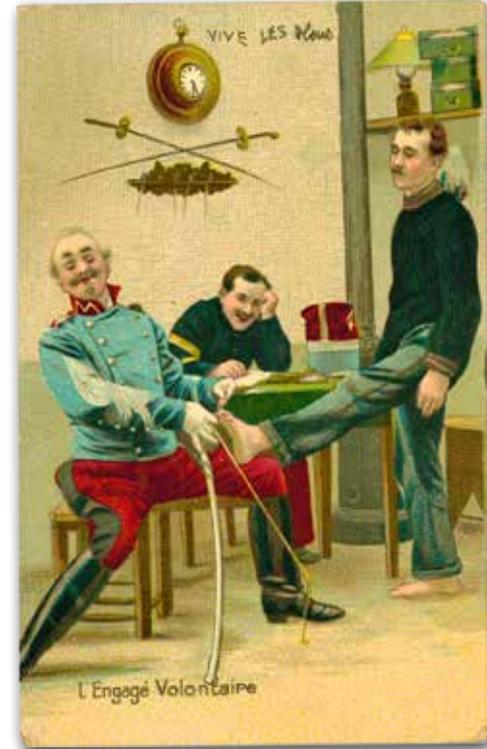
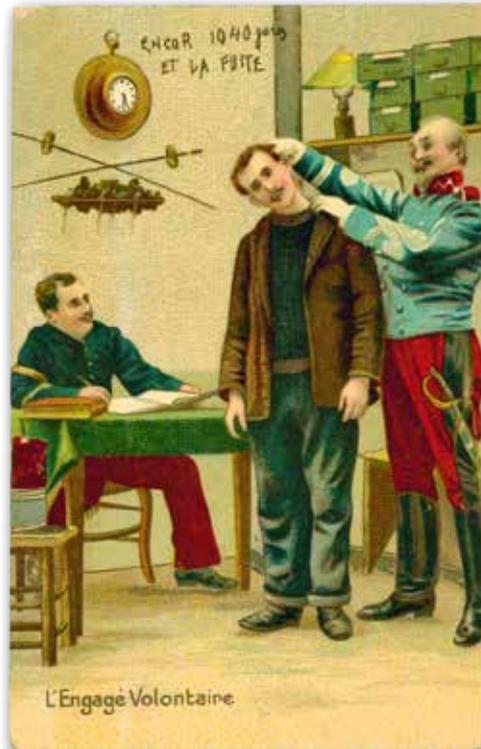
Ça bout, ça sent, le jus de la gamelle
 Ça bout, ça sent, le bouillon de trois ans.

Chant du début du XX^e siècle
 Témoignage Rose Salle, Carcès (Var)

Oui, c'est à Berlin
 Que rentrera la classe seize
 Oui, c'est à Berlin
 Qu'ils rentreront, c'est bien certain

Ah ah ah ah ah ah
 Vive la France
 Ah ah ah ah ah ah
 Vivent les chasseurs !

Chant au départ de la « Classe 16 »
 Témoignage Rose Salle, Carcès (Var)



Cartes postales humoristiques «L'engagé volontaire»

1914

Coll. L. Leroy

LES MUTATIONS AU XX^E SIÈCLE

« *Tant que raiara, Mario / La bello aigo dóu Verdoun,
Veiras toujours la famiho / A tei pèd beni toun noum.* »

« Tant que coulera, Marie / La belle eau du Verdon / Tu verras toujours la famille / A tes pieds bénir ton nom. »

(Cantique à Notre-Dame du Roc)

De grands changements transforment le territoire du Moyen Verdon, et sa société, entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Pour certaines mutations, la guerre ne fut qu'une parenthèse ; pour d'autres elle fut un véritable accélérateur.

La question de la langue est cruciale pour le Moyen Verdon. Même si le français est désormais connu à peu près de tous et demeure la seule langue écrite disponible, le provençal est, comme dans tout le sud de la France, la langue vernaculaire encore majoritairement parlée. Cependant une perte s'opère déjà depuis plusieurs décennies, et petit à petit, la population se tourne volontairement vers l'usage du français, imitant les pratiques des bourgeois locaux. L'école, véritable îlot de francisation, ne fera que donner le coup de grâce à la langue régionale, déjà délaissée par la population elle-même.

L'exode rural est déjà bien présent depuis le milieu du XIX^e siècle. Le Moyen Verdon a perdu 40% de sa population entre 1850 et 1910 et cela continue après la guerre. La mise en place d'une ligne ferroviaire reliant Nice à Digne entre 1892 et 1911, facilite la mobilité des gens, contribue au désenclavement et par conséquent accroît le dépeuplement. La guerre, elle aussi, semble participer à l'accélération du phénomène. Ainsi entre 1911 et 1921, le nombre d'habitants dans le Moyen Verdon chute de 20%. Les raisons de cette



Autocar de la ligne Draguignan - Saint-André

Vers 1920

Don André Blanc

baisse démographique sont multiples : l'effondrement de l'économie traditionnelle⁷ qui entraîne une émigration du travail, les pertes humaines liées à la guerre ou aux épidémies de grippe espagnole de 1918, la baisse de la natalité, mais aussi une récente ouverture sur le monde et la volonté, surtout pour les jeunes, de quitter la vallée.



Edition Muralet

CASTELLANE. - Les Vieilles traditions. La Bravade en 1901. N° 8.

La perte progressive de la langue, l'exode rural, ainsi que le brassage national lié à la guerre, accélèrent la disparition des coutumes et usages locaux. Le costume traditionnel, confectionné en laine locale, n'est quasiment plus utilisé à la veille de la guerre et les provençaux ont largement adopté un style vestimentaire plus commun. Certaines traditions persistent - les chambrettes⁸, les longues veillées d'hiver où l'on discute tout en partageant du vin et des châtaignes grillées - tandis que d'autres disparaissent. Autour de Castellane, c'est le cas des foires dans les petits villages, des *bravadas*⁹, des confréries de pénitents et d'un certain nombre de pratiques propres aux cérémonies du mariage¹⁰.

(7) La fermeture des filatures de laine, et l'arrêt de l'activité de séchage des pruneaux

(8) Lieux où les hommes se retrouvent pour jouer aux cartes et boire du vin. Peu à peu remplacés par les cafés, plus modernes et mieux fournis.

(9) Fête patronale où les jeunes gens, costumés et armés de mousquets, défilent dans la rue.

(10) Saut au-dessus d'une barre fleurie pour les mariés et les invités, tradition de la pelote, des firs de mousquet et du charivari organisé lorsqu'un veuf ou une veuve se remarie.

Défilé de zouaves dans la rue Nationale

Castellane, 1901

Don Huguette Robion



MUTATIONS LINGUISTIQUES, QUEL RÔLE POUR LA GUERRE ?

L'idée répandue que la guerre, et les cinq années de mobilisation, aient supprimé les particularismes régionaux et bouleversé les pratiques linguistiques locales, mérite d'être nuancée. Certes, il y a eu un brassage national dans les tranchées, par la nécessaire refonte des régiments ayant subi des pertes importantes, mais la plupart des soldats sont restés dans des contingents régionaux. Ainsi, le Poilu du pays de Castellane affecté dans des régiments du Midi, devait essentiellement discuter en provençal avec ses camarades.

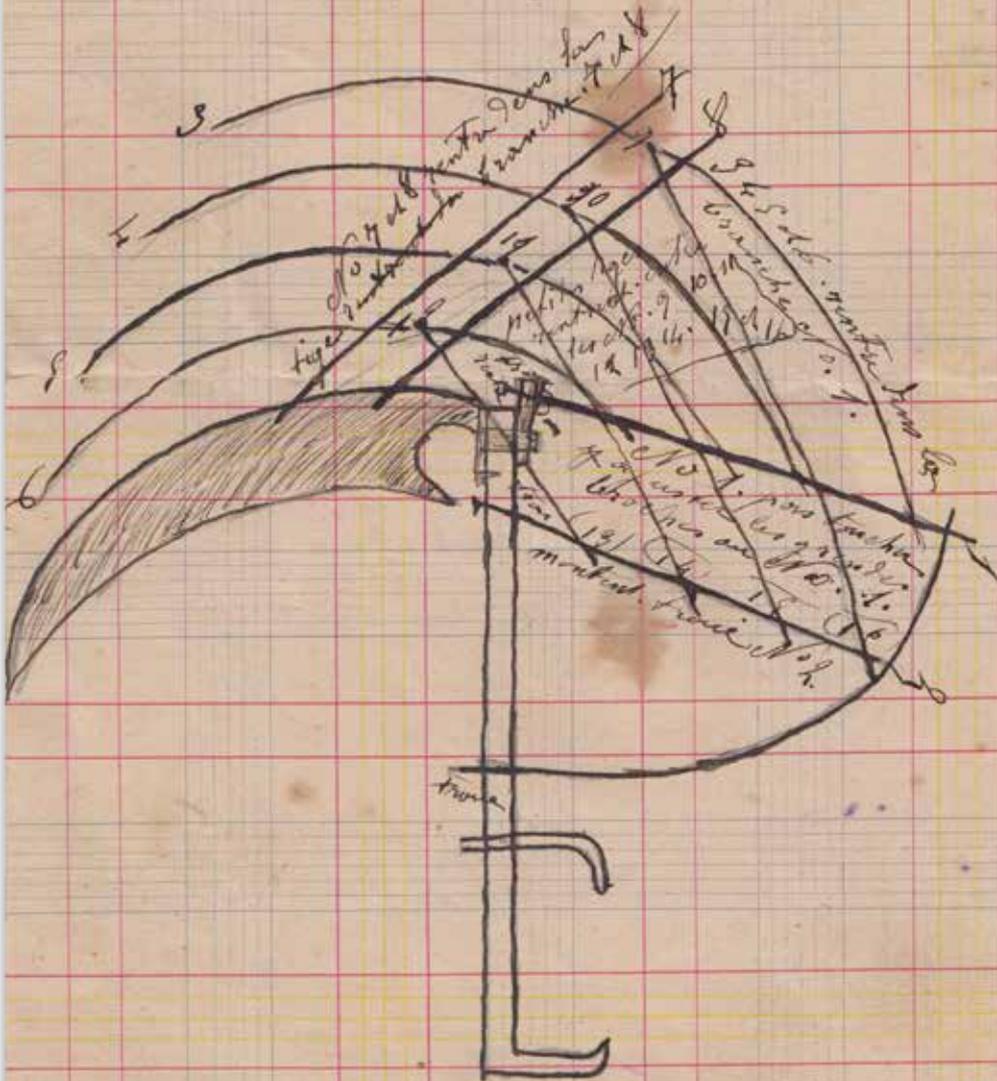
A l'écrit les choses sont cependant différentes. Jamais les hommes et les femmes, n'ont autant écrit que pendant la guerre. On constate clairement une aisance de plus en plus marquée entre les correspondances du début de la guerre et celles de la fin. Pendant 52 mois, la connaissance passive du français, qui était peu utilisé au pays, va être activement mobilisée et renforcée.

Henri Pécoud (1885-1926)

Entre 1914 et 1918

Dépôt Philippe Graglia

place moi bien se modèle
 dans un tiroir - à savoir où le
 prendre un jour de retour - un râteau
 pour faucher. il va très bien.



Florent Rebuffel
 1914-1915
 Coll. J.-L. Domenge

« Place moi bien se modèle dans
 un tiroir, à savoir où le prendre
 un jour de retour.
 Un râteau pour faucher.
 Il va très bien. »

Lettre de Florent Rebuffel
 à sa femme Alix
 Été 1915
 Coll. J.-L. Domenge



Faucille et étui en bois
Début du XX^e siècle



Pierre à aiguiser

Faux armée d'un râteau
Début du XX^e siècle
Dépôt C. Demandolx

Parmi les nombreuses mutations économiques, technologiques et culturelles survenant dans le territoire au début du XX^e siècle, certaines plus anecdotiques méritent notre attention.

Florent Rebuffel, né le 30 mai 1874 à Castellane, est âgé de 40 ans lorsque la guerre est déclarée. Cultivateur à la Baume, il est marié à Alix Chaillan et père d'une petite Florence âgée de 11 ans.

Incorporé au 145^e Régiment d'Infanterie Territoriale, Florent est déployé successivement dans la Marne, en Lorraine, dans les Vosges, dans l'Aisne et enfin en Alsace à la fin de la guerre. Pendant l'été 1915, il est envoyé à Sézanne dans la Marne et assiste aux moissons. Il découvre sur place un nouvel outil pour moissonner*, la faux armée d'un râteau, et réalise un schéma qu'il envoie à sa femme. A la fin de la guerre, de retour au pays, il fabrique une faux armée et sera le premier à l'utiliser pour les moissons à la Baume.

* Avant 1914, on ne moissonne à la Baume qu'à la faucille.



Doigtiers de moissonneur et leur sacoché de rangement
Début du XX^e siècle
Don Collomp



LE SOLDAT PROVENÇAL ET RURAL DANS LA GUERRE

« C'est toi le gai provençal qui, par tes facéties, entretenais la joie des camarades aux heures critiques »

(Comité de la flamme du Soldat inconnu, extrait d'un texte de 1958)

La question des identités régionales et de la construction de l'identité nationale au XIX^e siècle, va profondément se faire ressentir pendant la guerre. Les unités du Midi souffrent d'un anti-méridionalisme véhiculé depuis la fin du XIX^e siècle par les milieux nationalistes. Ces clichés assimilent volontiers les méridionaux à des « lâches », des « fanfarons »¹¹, des hommes qui « se fauillent partout où il y a une parcelle de pouvoir »¹², « paresseux [...], extrêmement vaniteux, souple et faux [...] Dans ce pays, le respect de l'autorité est aboli, le mépris de toute hiérarchie est érigée en principe »¹³. Fortement ancrée à gauche et ayant donné bon nombre d'hommes politiques de ce bord à la République, le Midi de la France constitue une cible de choix pour l'extrême-droite, qui considère la région comme « pervertie »¹¹.

Pendant la guerre, ces préjugés remontent à la surface lors de l'affaire du XV^e corps qui, composé en partie de contingents provençaux, essuie un échec militaire en Lorraine au mois d'août 1914. Le sénateur Auguste Gervais écrit alors : « ... les troupes de l'aimable Provence ont été prises d'un subit affolement. L'aveu public de leur impardonnable faiblesse s'ajoutera à la rigueur des châtiments militaires », et Clémenceau de surenchérir sur « la nature impressionnable des Méridionaux ».

Bienvenu Daumas (1878-1918), à gauche, avec des camarades

1916-1918

Coll. J.-L. Domenge





François Rouvier (1887-1918)
1915
Coll. J.-L. Domenge

Principalement constitués de ruraux, dont deux tiers d'agriculteurs, les contingents mobilisés dans le Moyen Verdon sont aussi touchés par les stéréotypes du soldat-paysan. L'état-major attend de ces terriens qu'ils soient capables, plus que les autres, de s'adapter à la vie dans les tranchées. Leur mode de vie austère, leur habitude d'un confort sommaire et leur robustesse naturelle doivent leur permettre de tenir dans la boue, face aux intempéries et aux bombardements. Ces clichés expliquent en partie la surreprésentation des ruraux dans des régiments d'infanterie, qui seront tout au long de la guerre les plus exposés au danger.

Comme en témoignent ses lettres, le soldat-paysan est un agriculteur en guerre. Et s'il passe en quelques semaines du travail de cultivateur au « *sale travail* » de soldat, il n'en oublie pas pour autant son ancienne activité. Il découvre de nouvelles régions, de nouvelles terres, observe et compare les savoir-faire agricoles et contemple avec tristesse les cultures dévastées par les obus ou les champs qui, faute de main d'œuvre, ne peuvent être cultivés.

(11) HUYSMANS Joris Karl, *Carnet Vert*, 1887.

(12) MERY Gaston, *Jean Révolte*, E. Dentu, 1892.

(13) Commandant Bouyssou dans son rapport à l'issue des émeutes viticoles de 1907.

L'AFFAIRE DU XV^E CORPS

Le XV^e corps d'armée, composé majoritairement de contingents provençaux, est envoyé en Lorraine (entre Dieuze et Morhange) à partir du 19 août 1914. Engagées sur l'une des plus difficiles zones du front, les troupes subissent des pertes considérables face à un ennemi plus nombreux et disposant d'une artillerie lourde ravageuse. Le 21 août, suite à la contre-offensive allemande, les Français sont contraints de se replier.

Le 24 août, le sénateur Auguste Gervais écrit dans Le Matin un article accusant les troupes provençales de s'être comportées avec faiblesse et lâcheté. Il provoque une vive émotion dans le Midi et le gouvernement dément rapidement : « Le fait [présenté par l'article du Matin] est inexact : quelques défaillances individuelles bien regrettables ont pu se produire [...] il serait injuste de faire peser la faute de quelques-uns sur tous les soldats d'une région dont les citoyens sont comme tous les autres prêts à donner leur vie pour leur pays. »

Cependant, le mal est fait. L'affaire alimentera l'anti-méridionalisme latent d'une partie de l'opinion publique et ce, même après la guerre.



« Les honneurs sous le feu »

Dessin de Georges Scott, L'illustration, 1914
Don Jean-Luc Domenge

LA VIE AU FRONT, COMMENT TENIR ?

« Dans de telles conditions, il n'y a rien qui puisse nous réjouir, sauf le jour qu'arrivera la paix. Mais à quand. Je ne sais. »

(Florent Rebuffel (1874-1965), lettre à sa femme du 28 août 1915)

Bien que majoritairement incorporés dans l'infanterie, environ un tiers des hommes du Moyen Verdon rejoignent les bataillons de chasseurs alpins. Évidemment, les expériences sur le front ne sont pas les mêmes pour tous, mais qu'ils soient dans l'artillerie de campagne, l'infanterie, les chasseurs alpins, ou le génie, ils subissent de la même manière les dures conditions de la vie au front.

Les premiers mois de la guerre sont les plus meurtriers. Entre août et décembre 1914, meurent en France environ 300 000 soldats, soit autant qu'en 1915 et que pour les années 1917 et 1918 réunies. Autrement dit, un quart des soldats *Morts pour la France* le sont dans les cinq derniers mois de 1914. On a longtemps dit que l'uniforme voyant, le pantalon rouge garance des troupes françaises, en avait été la cause. En réalité les pertes du côté allemand sont toutes aussi importantes. Les raisons de cette hécatombe sont multiples. Cependant, le fait de mener les combats en terrain découvert, à la façon napoléonienne, sans prendre réellement en compte les capacités dévastatrices des mitrailleuses et de la concentration des tirs d'artillerie, a joué un rôle non négligeable.

A partir de 1915, les armées s'enterrent dans les tranchées et y resteront jusqu'en 1917. La guerre de position remplace celle dite de mouvement. Au fond des tranchées, le soldat attend. Quand il ne subit pas les tirs d'artillerie, les gaz ou les assauts ennemis, le Poilu accomplit des corvées : transport du ravitaillement, terrassement, reconnaissance ou enterrement des cadavres. Il souffre également des conditions de vie précaires au front et doit faire face à l'humidité, au froid et à l'absence d'hygiène. Ces situations amènent leur lot de maladies, souvent pulmonaires, d'infections comme les pieds gelés touchés par la gangrène, et de parasites tels que les puces, les poux et les rats.

Cimetière militaire pendant la guerre

Les champs de Bataille de Verdun, 1917

Coll. L. Leroy





La messe au front
1916-1918
Dépôt Philippe Graglia

LES POUX

Nous étions pleins de poux ! Les poux nous dévoraient tout vifs, les poux ! Ça il faut le dire, c'est la pure vérité ! Nous en avions tellement, des poux, que lorsque nous voyions un arbre, toute la nuit nous nous grattions le dos sur le tronc, comme les bêtes.

Sur le corps, le sang était collé à la chemise. Nous avions des plaques de crasse et de sang. Quand nous avons été au repos, nous sommes venus aux douches et il a fallu que les infirmiers viennent avec des ciseaux nous découper la chemise sur le corps. On nous a mis du talc ... je ne sais pas trop ce qu'ils nous ont fait ! Ce n'est pas terrible ça ? Les poux nous dévoraient ! Parce que nous n'en avions pas un ... nous en avions des millions ! C'est terrible !

Dans les plis des vêtements ... Si nous avions de l'alcool solidifié, nous les brûlions là ... nous en brûlions mille, mais il y en avait encore cinq cents ! Et les officiers, ils étaient comme nous. Tous en avaient. On les voyait courir sur les capotes. Alors ça et les rats, eh bien nous étions bien servis.

Emilien Aragon (né en 1897) - Claviers (83)

Pour atténuer la souffrance physique et morale, les soldats se livrent à diverses occupations : la prière, les jeux de cartes, l'écriture et la conversation. Certains se lancent dans l'artisanat de tranchée¹⁴, d'autres dans la collection de trophées - casques à pointe, baïonnettes, équipement pris à l'ennemi -. Mais les béquilles du soldat, c'est à dire ce qui lui permet de tenir sur le front, sont surtout : l'alcool, le tabac, les correspondances, les colis, la camaraderie, le sens du devoir et la fidélité aux camarades tombés au champ d'honneur.

(14) Objets fabriqués à partir de récupération de douilles, de balles et d'obus.



Emilien Aragon (à droite) âgé de 20 ans, avec son unité de fusil-mitrailleur Bar-le-Duc en juillet 1917
Dépôt Aragon



Képi de lieutenant
ayant appartenu à Esprit Fenouil
1914
Dépôt E. Pollès



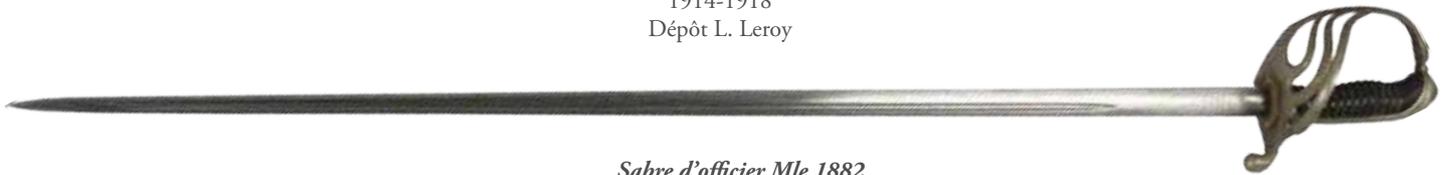
Képi de lieutenant
ayant appartenu à Esprit Fenouil
1914
Dépôt E. Pollès



Casque d'infanterie
ayant appartenu à Alfred Marcel
1915-1918
Dépôt J. Marcel



Baïonette française «Rosalie»
1914-1918
Dépôt L. Leroy



Sabre d'officier Mle 1882
1915
Dépôt L. Leroy



Clairon
ayant appartenu à Edouard Muraire
1914-1918
Dépôt J.-L. Domenge



Gourde et quart
1914-1918
Don M. Martin et M. Audibert



Plaque militaire
ayant appartenu à Florent Rebuffel
1914 - 1918
Dépôt J.-L. Domenge



*Montre, porte-monnaie, plaques militaires,
insignes à N.-D. du Roc, briquet et couteau*
ayant appartenu à Edouard Muraire
1914-1918
Dépôt J.-L. Domenge



Savon à barbe
XXe siècle
Don J.-L. Domenge



Rasoir droit
début du XXe siècle
Don Rossi



Ceinture en cuir avec poches et doublure
ayant appartenu à Alfred Marcel
1914-1918
Dépôt J. Marcel



Bande molletière de chasseur alpin
1914
Dépôt M. Martin



Cartouchière allemande
1914-1918
Don M.-F. Barel

Coque de casque à pointe allemand
1914-1918
Dépôt J. Marcel



Baïonnette allemande
1914 - 1918
Dépôt L. Leroy



Croix de guerre
1918
Don M.-F. Barel



*Médaille commémorative
de la bataille de Verdun*
1916
Dépôt M. Soldano



Croix du combattant
1930
Dépôt M. Soldano



*Médaille commémorative
de la guerre 1914-1918*
1920
Dépôt R. Guès



Médaille militaire
1914-1918
Dépôt J.-L. Domenge



*Médaille serti d'une bille
de shrapnel*
ayant appartenu à Alfred
Marcel, fabriqué suite à une
blessure à la tête infligée par
cette même bille
1914-1918
Dépôt J. Marcel



Queue de cochon et fil barbelé
1914-1918
Dépôt R. Bonnavoine



Porte-plume réalisé à partir de douilles

1914-1918

Dépôt J.-L. Domenge



Coupe-papier réalisé à partir d'une cartouche

1914-1918

Dépôt M. Audibert



Coupe-papier crayon réalisé à partir d'une cartouche

1914-1918

Dépôt M. Soldano



Casque de chasseur alpin avec une plaque commémorative de la Grande Guerre

1914-1918

Dépôt M. Martin



Briquet réalisé à partir d'une douille et d'une pièce de monnaie de 1916

1914-1918

Don Collomp



Briquet

«Souvenir d'Alsace»

1914-1918

Dépôt J.-L. Domenge



Obus décoré

1914-1918

Don M.-F. Barel



Obus décoré

1914-1918

Don J.-L. Domenge



Obus décoré

1914-1918

Dépôt H. Fauque

FIN DE GUERRE

« Le soir du 11 novembre 1918, on a sonné les cloches à Castellane [...] Tout le monde s'embrassait, pleurait ... c'était quelque chose d'effrayant !

La joie qu'il y avait partout après tant de malheur, tant de misère. »

(Valérie Laugier (née en 1901), témoignage sur le 11 novembre 1918 à Castellane)

Après quatre ans, trois mois et deux semaines de guerre, l'armistice est signé le 11 novembre 1918. Pour la population, les soldats et les politiques, la victoire était depuis 1914 la seule issue possible au conflit. Mais si l'armistice signe l'arrêt des combats, elle ne signifie pas la fin de la guerre. Les soldats, usés par la dure vie des tranchées et marqués par les deuils successifs, n'attendent qu'une chose, la démobilisation. Le soldat français est avant tout un citoyen et en tant que tel, il revendique ses droits. L'état-major, fidèle au principe d'égalité républicaine, décide de démobiliser les troupes selon leur ancienneté. La plupart des Poilus rentrent chez eux après le mois de juin 1919 et la signature du traité de Versailles qui met définitivement fin à la guerre. Néanmoins, les plus jeunes restent sous les drapeaux jusqu'au printemps 1920.



Le bilan humain est le plus lourd de l'histoire : en France la population a chuté de 3,5% et 10% de la population active masculine a été fauchée par la guerre. Le département des Basses-Alpes, comme de nombreux territoires ruraux, est lourdement touché et perd 4% de ses habitants.

Léon Joseph Manuel (amputé du bras gauche) avec ses frères Louis et Séraphin

1914-1918

Don Germaine Gay



Le retour du Poilu

Dessin J.-L. Forain, S. Secrétariat à la démobilisation, 1918

Coll. L. Leroy

Pour les survivants, la situation est souvent difficile. Il faut réintégrer plusieurs millions d'hommes dans une société qui a fonctionné sans eux pendant plus de quatre ans. Même si la plupart parviennent à reprendre le cours de leur vie à peu près normalement, beaucoup reviennent changés et traumatisés par la guerre. La hausse des violences conjugales, des divorces et de l'alcoolisme en témoigne. D'autres, invalides ou mutilés, sont touchés dans leur corps. Le handicap est durement ressenti chez les agriculteurs, pour qui la force physique constitue le seul moyen de subsistance. À leur intention, l'État prévoit des emplois réservés dans l'administration et finance des formations en apprentissage.



Pour les hommes valides, la loi oblige les patrons à réintégrer leurs anciens employés mais en réalité, le retour à l'emploi reste difficile.

Les démobilisés, s'ils ne demandent pas l'admiration de la population, espèrent néanmoins un minimum de reconnaissance. A leur retour beaucoup dénoncent l'hypocrisie, souvent imaginée, d'une société qui ne témoigne pour ses soldats qu'indifférence et ingratitude. Un grand nombre adhère alors aux associations d'anciens combattants qui leur procurent des caisses de secours, d'assurance, de mutuelle et parfois un travail. Nombreux aussi sont ceux qui demandent la « carte du combattant », document symbolique délivré à tous les mobilisés qui ont combattu au minimum pendant trois mois et qui permet à partir de 1930 d'obtenir une retraite de 1200 francs par an, pour les plus de 55 ans.

*Insigne de la France reconnaissante
Chapelle de Dormans-sur-Marne*

Après 1918

Don Jean-Luc Domenge

NOUS SOMMES LES P.C.D.F.

Le 11 novembre 1918 restera à jamais inscrit dans l'histoire vivante de la France, il restera l'une des plus grandes dates de l'histoire de l'homme. [...] 52 mois de drame quotidien, de combats gigantesques, sans pitié, d'espoir tendu et de sacrifice pour que la France demeurât la France. Cette Victoire, en effet, de quel prix la payons nous ? Peut-il y avoir victoire, lorsque celle-ci n'est assise que sur des ruines et sur le sacrifice de ceux qui étaient l'avenir du pays et la douleur de leurs familles ?

« Ils ont bien mérité de la Patrie », paraît-il que c'était nous ? « Ils ont des droits sur nous » proclamait-on à la tribune du parlement dont les plus fougueux étaient certainement les responsables des tueries inutiles devant Douaumont, Vaux, La Somme et le Chemin des Dames.

Nous avons connu les mensonges raffinés des communiqués officiels et le bourrage de crâne [...] Ceci a certainement contribué à créer un divorce moral entre le front et l'arrière. Le combattant ne demandait pas à être plaint, mais il s'irritait lourdement de n'être pas compris et de voir ses souffrances et son sacrifice travestis par une littérature exaspérante, jusqu'à devenir pour lui-même un objet de dérision. De là vient l'appellation ironique que les combattants s'appliquaient eux-mêmes : « Nous sommes les P.C.D.F. », qui se traduit par les « pauvres couillons du front ».

Clair Angelin (né en 1896) - Allocution du 11 novembre 1969 à Flayosc (83), au Banquet des Anciens combattants



CARNET D'UN PRISONNIER DE GUERRE :

ANDÉOL DEMANDOLX



Andéol Demandolx est né le 1^{er} novembre 1895 à Éoulx. Le 17 décembre 1914, domicilié à Peyroules et âgé de 19 ans, il est incorporé au 12^e Bataillon de Chasseurs alpins. A partir du 3 juillet 1915, il passe au 52^e Bataillon de Chasseurs alpins et entre officiellement en « Campagne contre l'Allemagne ».

Le 16 juin 1918, à la suite d'un combat, il est porté disparu devant Chézy-en-Orxois (Aisne). Fait prisonnier par les Allemands, il écrit dans un carnet son quotidien en captivité.

Le 16 juin 1918, 5h au matin, attaques allemandes dans le petit bois en avant de Chézy. La compagnie se trouve en ligne dans un champ d'avoine. Les Allemands enfoncent la ligne vers la 6^e compagnie, la 9^e est prise par derrière mais seulement une vingtaine de ma compagnie sont prisonniers. Une centaine, en tout du bataillon, ont été pris. On a été conduit au poste de commandement où tous nos papiers nous ont été enlevés. A midi on a mangé la soupe dans un petit village et de là on a été à Oulchy-le-Château, camp de rassemblement.

Le 17, 18, 19, j'ai demeuré là. Le cafard n'est pas encore trop survenu. Mon officier ayant été pris, j'étais encore ordonnance et j'étais exempt de travail. La nourriture était mince déjà.

Le 19, je pars avec un petit détachement et mon officier pour Loivre pour être dirigé plus loin.

Le 20, nous partons en auto pour Laon, deux aviateurs et deux sergents du 52^e d'artillerie arrivent à la citadelle vers 6 heures du soir. Mon lieutenant, les aviateurs et moi, nous sommes internés en ville dans un bâtiment assigné pour les officiers. Là j'étais pas mal, encore que pas beaucoup de travail et assez à manger.

Le 22 Juin, le lieutenant part et est dirigé sur l'Allemagne. Moi je reste à Laon.

Le 23, je suis reconduit à la caserne pour partir avec 700 de mes camarades.

Le 24 nous arrivons à Sedan, dans les forteresses de la ville. On commence à souffrir de la faim.

Deux jours après, le 26, nous allons au quartier Fabert, jusqu'au 29 juin. C'est pendant ces quelques jours qu'on a le plus souffert de la faim

Le 29 juin, départ à 5 heures pour la gare, direction Poix-Terron à environ 30 km. Arrivé à 19h30, rien à becter de toute la journée. Le lendemain 30 dimanche, repos.

On se met au travail lundi 31 à la gare, transport de paille, de foin et autres. Le travail était dur les premiers jours. Après la nourriture était meilleure et on commence à être habitué au travail. Pendant notre séjour là-bas jusqu'au 3 août, le travail a été tout le temps le même : charger, décharger les wagons de paille, foin, farine et autres marchandises. Quinze jours se sont passés dans le camp de Poix-Terron, après on a été à Terron-les-Poix, 1500m plus loin.

Le 3 août, 3h30, départ de Poix par voie ferrée sur Charleville, là pendant 10 heures on a stationné en gare. On file sur Sedan, arrivé le 4 août 2h30. Départ le soir à 19h. La soupe nous a été distribuée, on prend la direction de la Belgique.

On débarque à Rossart, nouveau camp, installé à 3h du matin le 5 août. C'est nous les premiers à être dans ce camp. Toute la journée, repos. Journée pluvieuse.

Le 6 août on prend le travail à la scierie, couper des pièces de bois, charger les wagonnets. Nourriture toujours la même.

Le 7 même travail.

Le 8 je passe à la scie circulaire. Le pain nous a été augmenté de 200 grammes.

Le 9, 10, mêmes occupations.

11 Dimanche, repos, nettoyage, blanchissage. Journée très belle.

12 août, retour au même travail. Une carte avis nous a été distribuée pour écrire à nos parents mais toujours sans adresse. C'est la troisième depuis le 16 juin. Une le 17 juin, et l'autre le 14 ou 25 à Sedan.

13, idem. Restriction de pain à 400 grammes. Une fois de la soupe, seulement mauvaise.

Vie qui recommence, 14, 15, 16 et 17 mêmes journées.

18 Dimanche, repos. Journée assez satisfaisante, les civils viennent autour du camp apporter certaines choses et comme les Allemands ne veulent pas qu'on cause, ils nous ont enfermé à 7h du soir dans les baraques.

Lundi 19, 20, 21, 22, 23, 24 même travail à la scierie. Rien d'important, même nourriture et pas de nouvelles pour écrire.

25 Dimanche, repos, belle journée.

26, 27, 28, 29, 30, 31, travail en dehors de la scierie et à la gare. 1^{er} septembre, dimanche, repos. Journée pluvieuse et triste.

Lundi 2 septembre, les biscuits arrivent, tout le monde est content mais seulement une douzaine nous sont distribués.

Le 2, 3, 4, 5, 6, 7, même travail. Le 6, visite médicale.

8, Dimanche, repos.

9, un secours de vivres nous est parvenu des communes voisines par les soins du curé.

Le 10, l'adresse est arrivée, on s'attend à écrire. Repos le soir à cause de la pluie. Travail toute la semaine.

Le 14, on écrit une carte et on donne l'adresse. 120 prisonniers arrivent au camp.

Le 15, repos, belle journée.

Le 16, 17, 18, 19 20, 21, travail.

Le 21 on a écrit une nouvelle carte. Tous les lundis on reçoit un secours belge en nourriture.

Le 22 repos. Un comité a été formé pour lui poser toute réclamation : un sergent, un caporal et un homme seulement.

23, 24, 25, 26, 27, 28 septembre, travail toujours le même.
29 dimanche, journée assez belle. Beaucoup de civils belges sont venus nous rendre visite au camp, mais c'est expressément défendu de causer. C'est à partir de ce jour que j'ai pu me faire une marraine. Le ravitaillement au secours belge est toujours de plus en plus abondant. On s'attend toujours à écrire une lettre.

30, 1, 2, 3, 4, 5 octobre, travail le même. Semaine moins agréable, le froid commence à se faire sentir.
Le 6 octobre, dimanche. Nettoyage, repos.

Lundi 7, 8, 9, 10, 11, 12, travail habituel.
Le 13, dimanche, repos au camp, premières lettres qu'on écrit. Depuis quatre mois, il est question qu'on va avoir les biscuits cette semaine. Nourriture toujours la même avec le ravitaillement belge.

14, 15, 16, même travail.
17, 18, travail de nuit, de 4h30 du soir à une heure du matin.
19, de 2h à 10h du soir.
20, dimanche, repos. Journée très remarquable pour nous. Distribution des biscuits que l'on attendait depuis longtemps.
En plus un ravitaillement civil, une grande boule de pain pour trois et des pommes de terre. On aura des bons souvenirs des Belges car ils sont très peinés de nous voir dans cette situation. C'est pour ce motif qu'ils nous apportent ces bons secours. Le camp en ce moment se compose de 500 prisonniers. On est content mais on a le cœur triste de ne pas avoir des nouvelles de nos parents depuis 4 mois, et quand qu'on en aura ? On n'en sait rien.

21, 22, 23, 24, 25, 26, travail le soir de 24h à 10h.
26, on a écrit une carte.
27, dimanche, repos, belle journée. Du ravitaillement du comité de Bertrix, on a eu un pain de 2,5 kg et d'autres nourritures.

28, 29, 30, travail de 6h du matin à 2h du soir.
31, on écrit une lettre.
Le 1er novembre, jour de la Toussaint, pas de repos.
Le 2, malade, douleur dans le bras.
Le 3, dimanche, promenade à Bertrix. Passé la visite, travail pour les autres camarades.

Le 4, exempt de travail.
Le 5, travail de 2h à 10h du soir.
Le 6, 7, 8, 9 novembre, travail toujours le même.
Le 10, dimanche, repos, belle journée.

Le 11 novembre 18, lundi, travail de nuit. Journée très agréable. Depuis quelques jours il se parlait beaucoup de la paix, quand tout à coup ils viennent nous annoncer la cessation des hostilités. Le travail a quitté à 4 heures de l'après-midi. Les civils sont venus nous l'annoncer cette nouvelle, on a eu beaucoup de visites par eux et nous ont apporté des vivres en abondance car ils s'attendent qu'on partira bientôt. Nous autres prisonniers on a été aussi heureux de voir arriver ce jour si désiré. Aussi, pendant toute la soirée, on a rigolé et chanté dans la baraque. On voit que le jour de délivrance s'approche et que bientôt on sera près des nôtres et dans notre cher Pays.

Mardi 12, on reste dans le camp. Des camarades sont partis à la promenade. Belle journée. Les civils viennent toujours auprès de nous pour nous réjouir de cet heureux jour. Ils nous ont apporté du pain en quantité et d'autres vivres.

Le 13, mercredi, promenade à Bertrix. Le chef du camp nous a laissé sortir une cinquantaine. En arrivant à Bertrix, on est ramassé par la police boche et reconduit le soir à 7 heures au camp.

Le 14/11/18, les portes nous sont ouvertes, on quitte le camp sans regret, on laisse les boches. Itinéraire Bertrix, on a couché là et on a été soigné par les civils.

Le 15/11/18 on se réveille à Blanche-Oreille, chez madame Rémy. On a été très bien accueilli et de même qu'ils voulaient nous garder davantage.

Le 16/11/18, on repart à midi et nous ont amené en voiture à 10km de Bouillon. A Bouillon, on demeure dans une maison particulière, tous le long de la route. On a été très bien vu par les Belges.

Le 17/11/18, on quitte Bouillon à 9h du matin, on vient avec une voiture d'occasion jusqu'à Givonne où on a trouvé les premières troupes françaises, le 21e d'Infanterie. Le commandant nous fait ramasser et reconduire à la division à Saint-Menges. Arrivé à 7h au soir.

Le 18/11/18, rien d'important, on touche notre ravitaillement. Des troupes françaises défilent dans le village de la division. On est passé au Corps où on va être reconduit plus loin. On est tout de même joyeux de se retrouver sous l'indépendance française ! 2h, on part pour Sedan, 4 Km. Arrivé à la caserne, on nous donne des vivres pour repartir avec les autos à 6h, direction sur Vouziers. Arrivé à 10h au soir. Couché dans un cantonnement sans paille et couverture. N'ayant pu prendre la même voiture, on se sépare avec mon camarade.

Le 19/11/18, 7h au matin, on part en T.M. pour Châlons-sur-Marne. Arrivé à 11h, une soupe nous est distribuée. On est en caserne et ne nous laissent pas sortir en ville car il est question de repartir par chemin de fer.

Le 20/11/18, on demeure encore à Châlons. Prisonniers, on était prisonnier, on l'est encore. Aussi on s'ennuie toute la journée dans la cour du quartier ne sachant à quoi se distraire.

Le 21/11/18, matin, on doit de nouveau repartir. Le soir, le capitaine nous dit qu'il n'y a pas de wagon, on demeure jusqu'au lendemain.

22, à 6 heures du matin, on est dirigé sur le camp de Saint-Ouen. On débarque à 11h30, on a 11 Km à faire à pied.

Le 23/11/18, immobile au camp, douche et nettoyage du corps.

Le 24/11/18, camp de Saint-Ouen.

D. Andéol.

Les documents officiels indiquent que Andéol Demandolx est rapatrié à Marseille le 30 novembre 1918. Un mois plus tard, il intègre le 23^e Bataillon de Chasseurs alpins et est mobilisé jusqu'au 19 septembre 1919.

Il est cité au Bataillon avec la mention : « Excellent chasseur, donnant constamment l'exemple du courage et du dévouement. S'est particulièrement distingué en Juillet et Août 1916 ».

Il est décoré de la Croix de Guerre - Etoile de bronze.

LE LIEN SOCIAL : CORRESPONDANCES ET PERMISSIONS

« Chère Marie, si tu savais la joie que j'ai quand je reçois une lettre.

Je la lis trois, quatre, fois par jour ! »

(Edouard Muraire (1879-1917), lettre à sa femme du 18 décembre 1914)

Jamais les Français ne se sont autant écrits que pendant la Grande Guerre. Chaque jour, ce sont plusieurs millions de lettres qui circulent sur le territoire. Ce sont autant de courts moments de réunion entre les soldats au front et les familles à l'arrière. Les correspondances ont ainsi joué un rôle crucial dans le maintien du lien social pour les couples, les familles et les amis séparés par la guerre.

Très rapidement, l'administration accepte d'acheminer le courrier gratuitement, si bien qu'il n'est pas rare de voir des Poilus écrire deux ou trois lettres par jour et en recevoir autant. En quatre ans, ce sont des milliards de cartes qui s'échangent, ce qui oblige le service des Postes à mettre en place un gigantesque système d'acheminement du courrier.

Plusieurs traits communs ressortent de ces correspondances. Les soldats donnent de leurs nouvelles, rassurent leur famille mais racontent en général peu leur quotidien dans les tranchées. Plus que la censure officielle, qui n'a pas les moyens de contrôler efficacement le courrier, c'est l'autocensure, les non-dits et les mensonges volontaires qui déforment la réalité des conditions de vie au front. Les soldats, souvent incompris et conscients du fossé qui les sépare de l'arrière, ont tendance à dédramatiser et même parfois à embellir la situation pour ne pas alarmer leurs proches. En retour, chacun espère ne pas être oublié par le courrier et recevoir les dernières nouvelles du foyer, du village et de l'exploitation qu'ils ont laissé derrière eux. Les colis envoyés par l'arrière sont eux aussi essentiels au moral du Poilu. Il reçoit régulièrement de l'argent, des vêtements et des denrées qu'il n'hésite pas à partager avec ses camarades.



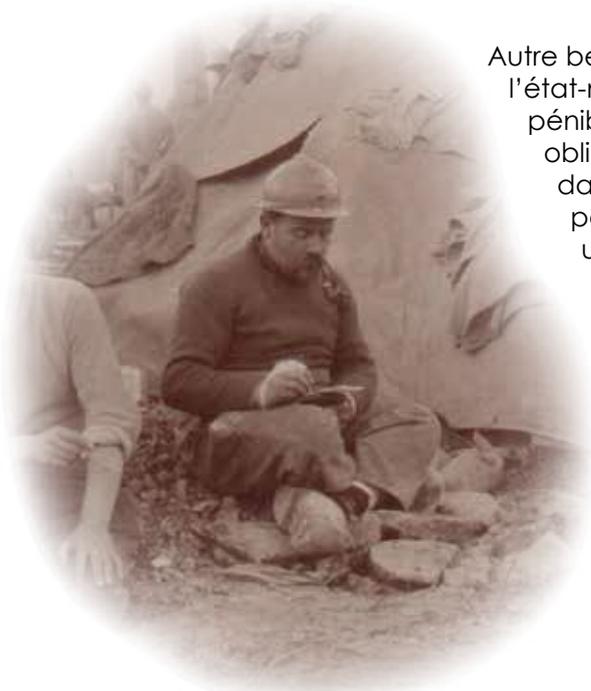
L'arrivée du courrier

Correspondance militaire, février 1916

Dépôt Guy Verga

Autre bénédiction à laquelle se raccroche le soldat : la permission. En 1914, l'état-major, qui croit à une guerre courte, les supprime toutes. Mais la pénibilité endurée par les soldats et les familles, après huit mois de conflit, oblige le général Joffre à accorder aux combattants six jours de congé dans leur famille, ceci trois fois par an. Le « citoyen-soldat » considère la permission comme un droit, que la République lui doit, et non comme une faveur. Dans l'esprit du Poilu, la permission est sensée suivre un schéma républicain, découlant de l'idéal égalitaire devant « l'impôt du sang ». Mais les annulations et retards réguliers donnent parfois aux mobilisés, un profond sentiment d'injustice.

Correspondance au front
 Dans l'Argonne en 1916
 Coll. J.-L. Domenge



LES PERMISSIONS AGRICOLES

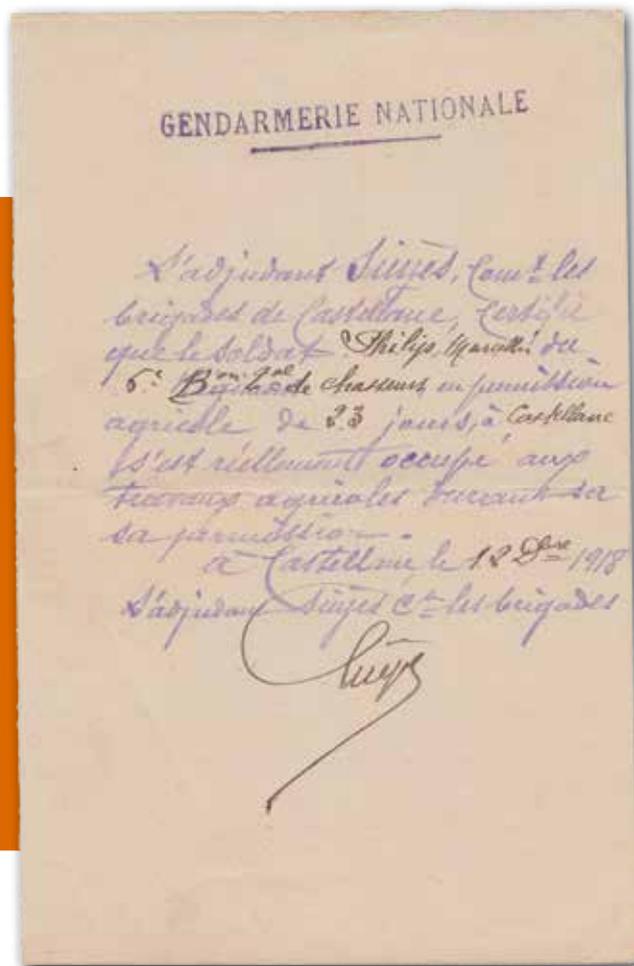
Au cours de l'année 1915, l'Etat-major accorde à certains soldats cultivateurs une permission agricole. Nombreux sont les Poilus originaires du Moyen Verdon qui espèrent obtenir le sésame, mais seul un petit nombre correspond aux critères d'attribution qui sont :

- Appartenir aux classes 1896 ou plus anciennes (donc avoir au minimum 40 ans)
- Ou être père de cinq enfants ou veuf avec quatre enfants.
- Exercer les professions suivantes : cultivateur, viticulteur, maraîcher, propriétaire exploitant, fermier, métayer, ouvrier agricole.

Ces permissions, d'une durée de 13 jours par an (qui s'ajoutent à la permission classique de 6 jours) avaient pour objectif de pallier le manque de main d'œuvre agricole et de permettre d'effectuer les importants travaux saisonniers, notamment les moissons.

*Rapport de gendarmerie concernant
 une permission agricole accordée à Marcellin Philip*

Décembre 1918
 Coll. J.-L. Domenge





*Edouard nous a écrit qu'il avait reçu ta photo, François aussi.
Ils trouvent que tu es le véritable Poilu, en effet!*



*Je ne suis pas si bien réussi que sur l'autre carte.
J'ai fait couper ma barbe maintenant car avec la chaleur c'était
embêtant, puis rasé c'est beaucoup plus propre.*





*J'ai reçu hier la photo, tu es bien réussi, et Virginie t'a vite trouvé.
Quant à Madeleine elle était contente mais elle est trop jeune,
elle ne peut pas se rappeler de toi ...*



*Plus je me fais photographier, plus mal je suis réussi,
enfin cela passera pour une fois.*

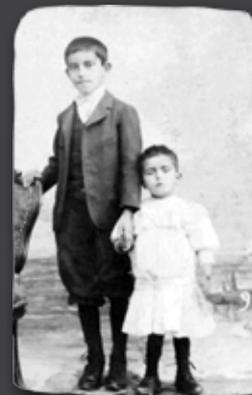




Tu m'enverras la photographie sur carte postale où nous sommes tous les trois, ça me fera plaisir.

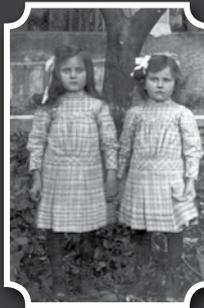


Ma chère Marie, si tu savais comme je suis été content de recevoir la photo, vous êtes très bien réussis. Je la regarde au moins vingt fois par jour, les enfants sont superbes.





Tu ne peux croire ma bien chère maman, combien il me tarde de vous revoir. Jamais je n'avais tant ressenti ce désir et qui sait à quand ce beau jour !!!



L'EFFORT DE GUERRE

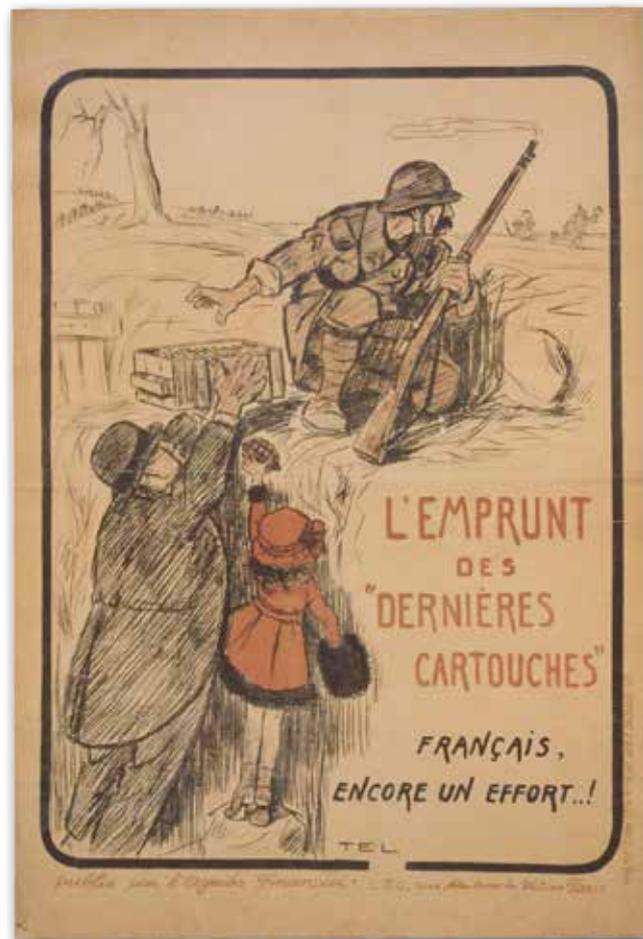
« *Debout donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie. Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille.* »

(Appel aux femmes et aux jeunes (2 août 1914), René Viviani, Président du Conseil)

Après les premiers mois de guerre et la certitude de plus en plus grande que le conflit va durer, la République française mobilise comme jamais auparavant sa population, son économie, et ses moyens politiques. On parle alors de « guerre totale ». Toutes les composantes de la société sont tournées vers l'effort de guerre, en vue d'une victoire finale tant espérée.

D'un point de vue politique, l'effort de guerre consiste à s'assurer du soutien des alliés, de l'opinion publique, des financiers et des industriels. Si le soutien est presque total durant les quatre années de guerre, c'est surtout parce que l'État mène une active campagne de propagande à destination de toutes les couches de la société. On appelle les femmes à remplacer au travail les hommes mobilisés. On exalte auprès des enfants l'image du héros. On incite les familles à donner leur or pour la victoire. Enfin, on va même jusqu'à demander à la population de planter des pommes de terre pour nourrir les soldats au front.

Dans le pays de Castellane, territoire rural, la réorientation de l'économie prend une tournure différente de celle des grandes villes et régions industrielles françaises. Ici, impossible de reconvertir les fabriques d'engrais en centre de production d'armes chimiques ou de transformer les usines automobiles en usines d'armement. Dans la région, l'industrie occupe une place négligeable. Si la population participe à l'économie de guerre, elle le fait avec ses moyens : réquisition des bêtes, souscription aux emprunts nationaux et adaptation de la production agricole.



Affiche de propagande pour l'emprunt de la Défense nationale
1917

AD83 - 105 FI 2

Suite à la mobilisation, il faut trouver une main d'œuvre de substitution. Ce sont souvent les femmes qui remplacent les hommes aux champs et qui assument seules la responsabilité de l'exploitation. Les vieillards et les enfants sont également mis à contribution et autour de Castellane, on fait appel jusqu'en 1915 à la main d'œuvre italienne.

La vie quotidienne s'adapte elle aussi aux conséquences de la guerre. À l'inflation et aux réquisitions d'animaux de trait, si importants pour l'agriculture, s'ajoutent les mesures de rationnement. Les boissons alcoolisées se raréfient et sont en grande partie réservées à l'approvisionnement des soldats, la margarine remplace peu à peu le beurre, la chicorée se substitue au café et la composition du pain change. Les pénuries de viande, de sucre et de charbon entraînent elles aussi des mesures de rationnement.



La femme aux champs
Par H. Mouren, 1915



LA VIE PENDANT LA GUERRE DE 14

Quand mon père est parti à la guerre, c'est mon grand-père qui nous a élevés. Quand la guerre a éclaté en 14, j'avais 9 ans, mon frère 4 ans et ma sœur venait de naître, elle avait un mois quand il est parti, alors eh, qu'est-ce qu'on faisait ? Mon oncle aussi était parti à la guerre.

Qui est ce qui est resté ? Mon grand-père et une tante qui n'était pas mariée ... et ils ont aidé ma mère ici avec ses trois petits. Ça n'a pas été facile parce qu'à l'époque, mon père il était « monté », il avait un mulet, il avait des bœufs ... Il a tout fallu donner ou vendre. Le mulet, ils l'ont pris à la réquisition, les bœufs on s'en est débarrassé, car ils mangeaient trop. Mon grand-père avait un vieux mulet qui ne pouvait plus trop travailler, alors, pense, il faisait comme il pouvait. Quand il ne pouvait pas labourer, il piochait. Il n'y avait plus personne, les jeunes étaient tous partis.

Damien Collomp (né en 1905) – La Baume, hameau de Castellane

Damien Collomp (à droite) et sa famille pendant la Grande Guerre

1917-1918

Don Damien Collomp

LES FEMMES DANS LA GUERRE

« Je pense à ma femme / Et puis à mon fils
La vie n'est plus la même / Ils sont seuls à la maison
Trente-cinq sous par jour / Ce n'est pas de trop
pour nourrir une famille. »

« Pènsi à la fremo / E puei au miéu pichoun
La vido es pu la memo / Soun soulets à la maioun
Trenta cinq sòu pèr jour / Es pas tròup pèr nourri uno famiho. »
(Chant contre les Allemands; début du XX^e siècle)

Dès le début de la guerre, l'image de la femme, alors très stéréotypée, est utilisée à des fins de propagande. Le discours de guerre, véhiculé par les communicants officiels, cloisonne la société : « les hommes sont faits pour combattre et produire, les femmes pour enfanter et materner ». Suite aux exactions perpétrées par les allemands dans les territoires occupés, les soldats français, indignés, associent aisément l'inviolabilité du corps féminin à l'inviolabilité du territoire national. La femme devient alors le symbole de la nation et du foyer à défendre.

Dans les faits, le départ d'un père, d'un mari, d'un frère ou d'un fils bouleverse la structure familiale. Par conséquent la figure de la femme évolue. Si dans les villes elles entrent à l'usine, dans les régions rurales comme le Moyen Verdon, elles doivent du jour au lendemain gérer l'exploitation familiale et assumer seules la responsabilité de la famille et du quotidien. Certains travaux très physiques, comme le labour, ne peuvent plus bénéficier de la main d'œuvre masculine et vont dépendre de l'entraide et des échanges de service. D'autres sont effectués par les femmes pour la première fois. En revanche, il n'est pas rare de voir certaines épouses recevoir, par courrier, les directives de leur mari mobilisé¹⁵.



Femme symbolisant la Nation

Carte-postale, 1914
Coll. L. Leroy

L'arrière, touché par l'inflation, les pénuries et le rationnement, ne souffre pas de la famine, mais les privations sont dures et pèsent particulièrement sur les femmes.

Maigre consolation, les allocations militaires viennent compenser les salaires perdus par la mobilisation de leur mari mais les démarches administratives pour les obtenir sont parfois difficiles. À titre d'exemple, Marie Chauvin (femme d'Edouard Muraire, domiciliée à Castellane), après 10 mois de démarche et avoir sollicité successivement le maire, des sous-officiers, le Conseil Général, le préfet ainsi que le Ministre de la Guerre, finit par obtenir une allocation de 45 sous par jour, soit 2,25 francs.

Sur le plan moral, les mères, épouses, sœurs et filles deviennent petit à petit les confidentes attentionnées des hommes au front. L'envoi considérable de colis (denrées, vêtements, argent), mais surtout de lettres, témoigne de l'extrême sollicitude de ces femmes et du soutien indispensable qu'elles apportent aux soldats.

(15) Alix Rebuffel reçoit régulièrement des lettres de son mari Florent lui demandant, par exemple, de faire de son mieux pour vendre le mulet à un bon prix mais de ne surtout pas se séparer de la jument.



Photographie de Marie Muraire et Valérie Philip, avec leurs enfants (Madeleine, Gaston et Virginie) pendant la guerre

1914-1918

Coll. J.-L. Domenge



LE TRAVAIL DES FEMMES

Pendant la guerre, on avait tout pris : les chevaux, les hommes, tout ! Il n'y avait plus personne. Il n'y avait plus que des vieux ... Alors les femmes faisaient le travail des hommes. Ma mère allait sulfater avec la machine sur le dos, elle allait piocher. Des bêtes, il n'y en avait plus : tout le monde marchait à pied. On faisait tout à la main. On passait la raclette pour désherber les vignes, et cela prenait beaucoup de temps, on allait piocher, on allait arroser, on allait sulfater, on allait faucher. Elles faisaient tout les femmes !

Rose Salle (1907-1997) – Carcès (83)

Rose Salle à 6 ans en compagnie de sa cousine

1913

Coll. J.-L. Domenge



Pupitre
Début du XXe siècle
Don J.-L. Domenge



Chaussettes et pelottes de laine

« ... Si chacune de nos abonnées tricotait seulement deux ou trois pièces, ce serait un beau don à faire au général Gallieni, pour les soldats qui auront à endurer les froids dans les tranchées et qui partent maintenant ... »

Article « Le Tricot de nos Soldats »
Les Annales politiques et littéraires,
N° 1633, 11 octobre 1914
Don J.-L. Domenge



Encrier, plumier et porte-plume
Début du XXe siècle
Dépôt J.-L. Domenge



Prière à la Ste Vierge
 O Vierge digne du Roc fort
 et terrible comme une armée rangée
 en bataille que de fois vous avez sauvé
 la France dont vous êtes la céleste
 gardienne. Vous la sauverez encore, vous
 la sauverez toujours. Bouclier du soldat,
 Protégez nos frères au milieu
 du feu assistez les mourants,
 secourez nos blessés, calmez les
 inquiétudes de tant de familles
 qui vous invoquent, soutenez dans
 leurs chagrins tant de mères séparées
 de leurs enfants rendz à tous la paix
 et la sécurité, nous servirons
 fidèlement Jésus dans notre patrie
 de la terre et nous irons vous
 bénir dans notre patrie du ciel

Prière à la Ste Vierge
 A Notre Dame du Roc forte
 et terrible comme une armée rangée
 en bataille, que de fois vous avez sauvé
 la France dont vous êtes la céleste
 gardienne. Vous la sauverez encore, vous
 la sauverez toujours. Bouclier du soldat,
 protégez nos frères au meilleur
 des périls, assistez les mourants,
 secourez nos blessés, calmez les
 inquiétudes de tant de familles
 qui vous invoquent, soutenez dans
 leurs chagrins tant de mères séparées
 de leurs enfants, rendez à tous la paix
 et la sécurité. Nous servirons
 fidèlement Jésus dans notre patrie
 de la terre et nous irons vous
 bénir dans notre patrie du ciel.



LA VIERGE MIRACULEUSE
 à Notre-Dame du Roc
 Castellans

Prière à Notre-Dame du Roc
 1914-1918
 Dépôt H. Fauque



Insignes de charité vendus au profit
 des soldats, prisonniers, veuves et
 orphelins de guerre
 1914-1918
 Don M. Boniface



Bon de la Défense Nationale
 1917
 Don M.-F. Barel



Carte de rationnement de sucre
 1918
 Dépôt J.-P. Golé

LES FAMILLES FACE À LA MORT

« Des tranchées le 24/05/1917. Chers amis. J'hésite et je tremble en vous traçant ces quelques lignes car elles vous annoncent la mort de l'être que vous aviez de plus cher au monde, et qui était encore parmi vous tout récemment. »

(Lettre envoyée par le soldat Félix Gibert à Marie Muraire, suite au décès de son mari Edouard)

Dans la société du début du XX^e siècle, la mort est familière. L'espérance de vie dépasse à peine 50 ans et la mortalité infantile est encore importante¹⁶. De fait, la mort fait partie de la vie et les deuils et rites funéraires structurent et rythment le quotidien de la société. Mais en 1914, personne n'est préparé à la mort de masse ni à la tournure industrielle que prend l'hécatombe¹⁷. Vues de l'arrière, ces morts prennent un aspect d'autant plus douloureux, qu'elles touchent principalement des jeunes, fauchés dans la fleur de l'âge, disparaissant avant même leurs parents.

Face à l'angoisse de plus en plus grande pour les familles de perdre un fils, un mari ou un père, une certaine religion de guerre apparaît. Les pratiques religieuses traditionnelles se renforcent : assiduité à la messe et recours systématique à la prière. Cependant, les formes de spiritisme et de superstitions croissent également : on envoie des porte-bonheurs et des amulettes aux soldats et on interprète certains signes comme des présages. À Castellane, c'est Notre-Dame du Roc que l'on sollicite pour épargner de la maladie et de la mort le Poilu le plus proche. Les nombreux ex-voto présents dans la chapelle, expriment la reconnaissance des familles de la commune après le retour en vie de leurs soldats et témoignent bien de cette profonde piété.

Les familles qui n'ont pas cette chance voient passer chez eux les officiels (le maire et le curé), qui sont généralement les premiers à annoncer la mort d'un soldat.



Ex-voto à la chapelle Notre-Dame du Roc
Castellane, 1919



Lettre du « camarade Gibert » à Marie Chauvin,
veuve d'Edouard Muraire, décédé le 17 mai 1917

07 août 1917
Coll. J.-L. Domenge

Néanmoins, pour supporter le deuil, ce que les familles attendent plus que tout c'est l'incalculable lettre écrite par le camarade au front. Ayant accompagné le mourant dans ses derniers instants, il est pour nombre d'épouses, de mères et de filles, le seul capable de témoigner du décès. Comment est-il mort ? A-t-il souffert ? Quels étaient ses derniers mots ? Par délicatesse, le camarade ne dit pas tout mais ne tarit pas d'éloges sur la victime.

Vivre le deuil pendant la guerre est particulièrement difficile. Certains soldats sont portés disparus, la plupart n'ont pas le droit à une vraie sépulture et seuls quelques-uns sont rapatriés dans le caveau familial après la guerre. N'ayant rien pour se recueillir, les familles rassemblent les traces du défunt et se raccrochent aux reliques, photographies et souvenirs. Dans la région, le modèle familial élargi¹⁸ permet aux femmes de ne pas vivre leur deuil dans la solitude. Les familles gèrent la situation collectivement et prennent en charge les veuves et les orphelins.



*Marie Chauvin,
veuve Muraire
Années 20
Don Jean-Luc Domenge*

- (16) En 1900, un enfant sur six meurt dans sa première année.
 (17) Le 22 août 1914, journée la plus meurtrière pour la France, ce sont 27 000 soldats qui tombent dans les Ardennes.
 (18) Plusieurs générations vivent sous un même toit, principalement à la ferme où la veuve (seule) ne peut faire tourner l'exploitation et subvenir à ses besoins.

INDEMNISATION DES VICTIMES DE GUERRE

Devant le nombre considérable de morts, l'État prend en charge une part du deuil national. Pour aider à supporter la disparition des hommes, il fait des morts des héros et accorde une indemnisation aux veuves et aux orphelins de guerre.



« Papa sait-il qu'on est vainqueurs ? »

L'illustration, 16 novembre 1918

Coll. L. Leroy

La loi de mars 1919, et la création du ministère des Pensions en 1920 permettent de répondre aux nombreuses demandes des victimes de guerre. Le montant des indemnisations est hiérarchisé selon le grade du défunt, le type de décès et le nombre d'enfants. À titre d'exemple, la veuve d'un général reçoit 3500 Fr par an, celle d'un lieutenant 1500 Fr par an, et la veuve d'un simple soldat touche 800 Fr par an. Cependant, ces pensions ne permettent que très rarement aux femmes de subvenir à leurs besoins, et à ceux de leurs enfants.

A partir de 1921, l'État prend en charge une fois par an, le voyage des veuves qui souhaitent se rendre sur le lieu d'inhumation de leur mari. En 1923, certains emplois leurs sont réservés. En revanche les veuves de guerre perdent l'ensemble de leurs droits en cas de remariage.

ENFANCE EN GUERRE

« Tu es bien sage chère Florence de penser un peu à ton papa, et de voir que tu donnes bien la main à ta maman. Fais bien ce qu'elle te commande et aide lui à tout ce que tu peux faire ... »

(Lettre de Florent Rebuffel à sa fille Florence, le 1er octobre 1914)

Enfant et guerre sont deux termes à priori contradictoires. La figure stéréotypée de l'enfant au début du XX^e siècle, est celle de l'innocence et de la pureté, bien loin de l'extrême violence renvoyée par la guerre.

L'enfant n'occupe une place particulière dans la société que depuis le milieu du XIX^e siècle. Longtemps considéré comme un être non réfléchi, ou un petit homme, le rôle social de l'enfant est peu à peu reconnu au sein de la famille et de la société républicaine. La loi de 1874 fixe à 12 ans l'âge minimum légal pour travailler et limite à 12 heures par jour la durée maximale de travail. Les lois Ferry de 1881-1882 rendent l'école gratuite et obligatoire pour les enfants âgés de 6 à 13 ans. Enfin, la loi de 1889 protège pour la première fois les enfants de la maltraitance et de l'abandon moral.

À partir de 1914, si l'enfant apparaît comme une figure à épargner et à protéger, il lui est paradoxalement impossible d'échapper à la guerre. Que ce soit dans sa famille, à l'église, à l'école, au travail et jusque dans ses loisirs, le conflit lui est partout rappelé. Dans cette guerre totale l'enfant devient un acteur à part entière de l'effort national, tout comme le reste de la population. La propagande officielle le met en scène dans les affiches pour culpabiliser les adultes et les inciter à se battre pour assurer l'avenir de la nation et donc celui des jeunes générations. L'enfant devient également le meilleur ami du soldat : le seul absolument digne de confiance¹⁹ et qui vaut la peine de combattre.



Marie-Rose, Augusta, Gaston et Marcel Rouvier

Le Bourguet (83) début du XX^e siècle

Don Jean-Luc Domenge



Enfant jouant au soldat

Carte postale de propagande, 1914-1915
Coll. L. Leroy



Insigne de charité pour les orphelins de guerre

1918
Don Boniface

Lui-même est appelé à participer à l'effort de guerre. À défaut d'être comme ses aînés un héros du front, la propagande l'incite à devenir un petit héros de l'arrière. Les garçons et les filles doivent ainsi soulager le quotidien de leur mère, obéir, aider aux travaux ménagers et aux champs, travailler à l'école et participer aux différentes journées de charité²⁰.

Enfin, l'enfant est aussi une victime de la guerre. Si dans le pays de Castellane il n'est pas touché directement par le conflit²¹, il l'est indirectement puisqu'il a forcément un père, un frère ou un oncle mobilisé et susceptible d'être tué ou blessé.

(19) Contrairement aux femmes sur qui pèsent parfois la suspicion d'adultère, et des autres adultes en général considérés selon les cas comme des traîtres, des embusqués ou des ingrats.

(20) Pendant les journées de soutien aux combattants et aux familles (par exemple : la Journée du Poilu ou la Journée du 75), les enfants sont souvent mis à contribution pour vendre des insignes et médailles.

(21) Contrairement aux zones de guerre et aux territoires occupés du Nord et de l'Est de la France, qui vivent dans la peur de possibles destructions, d'exactions, et de la misère.

L'ENFANCE MARQUÉE PAR LE DEUIL

Je suis née en 1907 ... A la déclaration de guerre, j'avais donc sept ans. Dans ma jeunesse, tout était guerre, tout parlait de guerre : à l'école, à l'église, on parlait que de ça ... On voyait que des gens pleurer, on voyait que des gens habillés de deuil. Après, quand la guerre a fini, que les Poilus les plus jeunes sont retournés (il en est mort jusqu'au dernier jour !), alors là, quand les jeunes sont revenus, ceux qui avaient échappé à la guerre ont commencé à faire la fête, à chanter des choses gaies, mais pendant la guerre, on chantait que des choses tristes. Nous avons passé une jeunesse comme ça. On était malheureux ... On était heureux parce qu'on était jeunes et qu'on aurait voulu rire, mais on était malheureux parce qu'on voyait que du malheur.

Rose Salle (1907-1997) – Carcès (83)

Rose Salle et son frère
1914-1918
Coll. J.-L. Domenge



L'ÉCOLE DE LA GUERRE

« *Pour la Patrie, par le livre et l'épée* »
(Devise de la Ligue de l'enseignement entre 1873 et 1906)

Après la défaite de 1871, que certains attribuent à la meilleure formation scolaire des soldats prussiens, le système éducatif français est profondément remis en cause. La récente République Française décide alors de prendre en main l'éducation des jeunes citoyens pour créer une « cohésion nationale » et asseoir la légitimité du nouveau régime. En 1882, Jules Ferry déclare : « *Fonder l'école laïque, c'est aussi fonder la République et, les deux notions sont alors indissociables, fortifier la patrie. Il ne s'agit pas seulement de gagner les générations nouvelles au régime, mais d'affirmer une conception unitaire de la communauté nationale. [...] L'instituteur prussien a fait la victoire de sa patrie, l'instituteur de la République préparera la revanche* ».

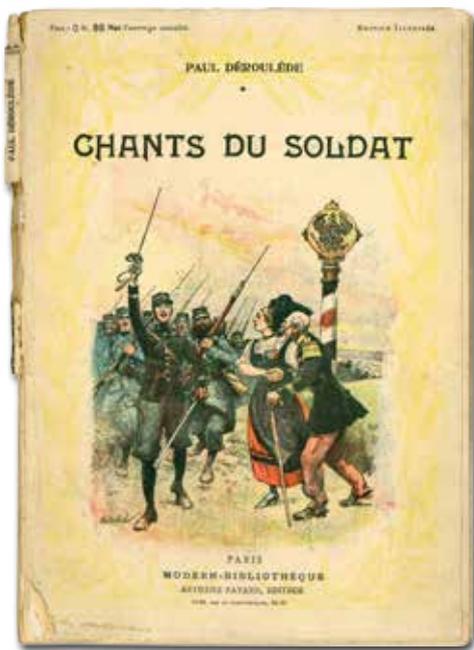
Les programmes scolaires de l'époque se dotent alors de manuels exaltant la patrie, ainsi que la grandeur de la nation, de l'histoire de France et de ses grandes figures, tout en glorifiant l'armée, le devoir et le recours au sacrifice. « Le tour de France par deux enfants »²², mais aussi les « Chants du soldat » de Paul Déroulède, sont largement utilisés dans les classes, et contribuent à la diffusion de l'idéal patriotique. L'instituteur devient quant à lui le prédicateur de ce nouveau culte républicain.

Si au début du XX^e siècle le discours patriotique et revancharde s'est légèrement estompé, l'entrée en guerre relance violemment les thèses raciales²³, les idées nationalistes et le militarisme. La guerre s'introduit alors dans les écoles.



LA FERME RAVAGÉE PAR LA GUERRE. - La guerre est toujours un grand malheur pour les peuples, quel qu'en soit le résultat, et les vainqueurs souvent n'y perdent pas moins que les vaincus. Là où les batailles se livrent, les campagnes sont dévastées; la vie entière dans tout le pays est suspendue tant que dure la guerre, l'industrie est en souffrance, le commerce est arrêté et ne reprend ensuite qu'avec peine. Néanmoins, quand la Patrie est attaquée, c'est à ses enfants de se lever courageusement pour la défendre, ils doivent sacrifier sans hésiter leurs biens et leur vie.

Extrait de manuel scolaire
Le tour de France par deux enfants, 1889
Don Jean-Luc Domenge



Les Chants du soldat
1872
Dépôt Lucien Leroy

L'instituteur, lorsqu'il est mobilisé, rend plus concrètes les réalités de la guerre auprès de ses élèves. Son départ est parfois compensé par l'arrivée d'une institutrice alors que dans certaines communes, l'enseignement ne peut plus être assuré. Pour les jeunes filles comme pour les garçons, les programmes sont adaptés et tournent désormais autour du conflit : les récitations, dictées, rédactions et même les problèmes de mathématiques rappellent dans leur contenu le contexte militaire. Des leçons de tir à la carabine, sont organisées dans certaines classes. Le cadre même de l'école change : les murs sont pavoisés aux couleurs nationales et agrémentés d'affiches de propagande, tandis que le matériel scolaire (couvertures de cahiers, buvards, plumes d'écolier) et le mobilier évoquent eux aussi l'effort de guerre.

(22) Manuel à destination des enfants écrit par G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée) qui raconte l'histoire de deux enfants Alsaciens-Lorrains. Après l'annexion de leur région par l'Allemagne et la mort de leur père, ils partent découvrir les provinces françaises. Ce livre, profondément patriote vise à la formation civique, morale, géographique et historique des écoliers.

(23) On apprend à haïr l'ennemi et on affirme la supériorité morale et raciale de la nation française. L'Allemagne est présentée comme l'incarnation du mal et une nation barbare ; la France comme une nation civilisée, convaincue de son bon droit.

La petite infirmière et le petit soldat
Carte postale de propagande, 1914-1918
Coll. L. Leroy

PROPAGANDE CIVIQUE, À L'ATTENTION DES INSTITUTEURS

Vous recevrez prochainement des affiches scolaires illustrées destinées à des leçons sur des sujets d'actualité. Nos élèves en les écoutant, comprendront mieux le devoir présent et les raisons que nous avons tous de continuer notre effort avec une foi entière dans le succès. Je vous prie d'assurer la diffusion de vos affiches. [...] vous adresserez à chaque école quatre affiches par mois, mais vous inviterez les maîtres à n'en commenter qu'une par semaine.

Les quatre premières auront trait : à la géographie des fronts de guerre en 1917 ; à la nécessité de cultiver la terre ; à l'effort anglais ; à l'effort américain. [...]

Des bons points illustrés vous seront également adressés. Ils permettront non seulement de récompenser les élèves les plus méritants, mais d'expliquer à l'enfant l'avenir qu'il doit se préparer à lui-même par son application à l'étude comme par l'accomplissement de tous ses devoirs.

Bulletin départemental de l'instruction primaire, 1918.





Puzzle cube de la France d'avant guerre

Avant 1914

Don J.-L. Domenge



Quilles en bois représentant des soldats

XX^e siècle

Don J.-L. Domenge



Lot de billes en terre et en métal

XX^e siècle

Don L. Leroy



Toupies en bois

XX^e siècle

Don M. Audibert



« Claquoir » en chardon cardère

XX^e siècle



Sifflets de cannes et de liège

XX^e siècle

Don M. Gil



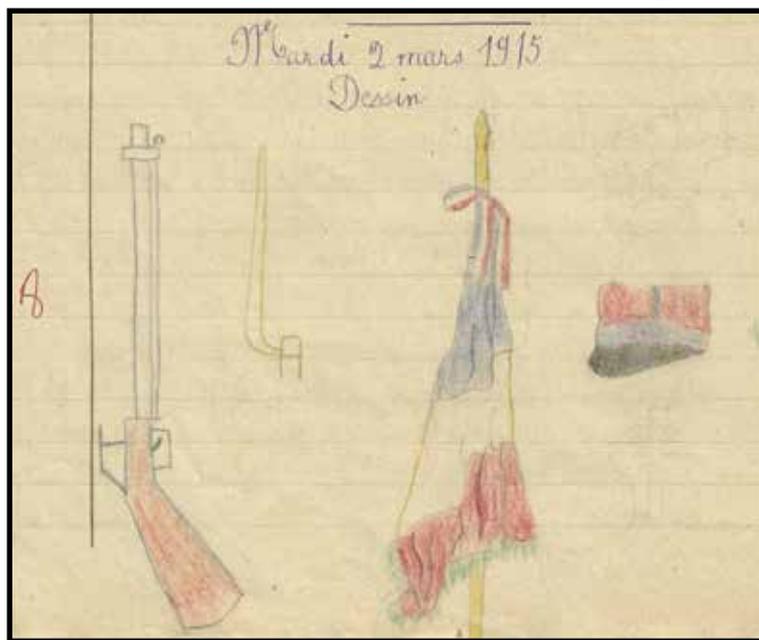
*Boîte de matériel scolaire,
dont des porte-plumes en douille*
Début du XX^e siècle
Don J.-M. Léouffre



Plumes du Sergent Major
Illustration de Joffre passant en revue les troupes
1914-1918
Don A. Baré



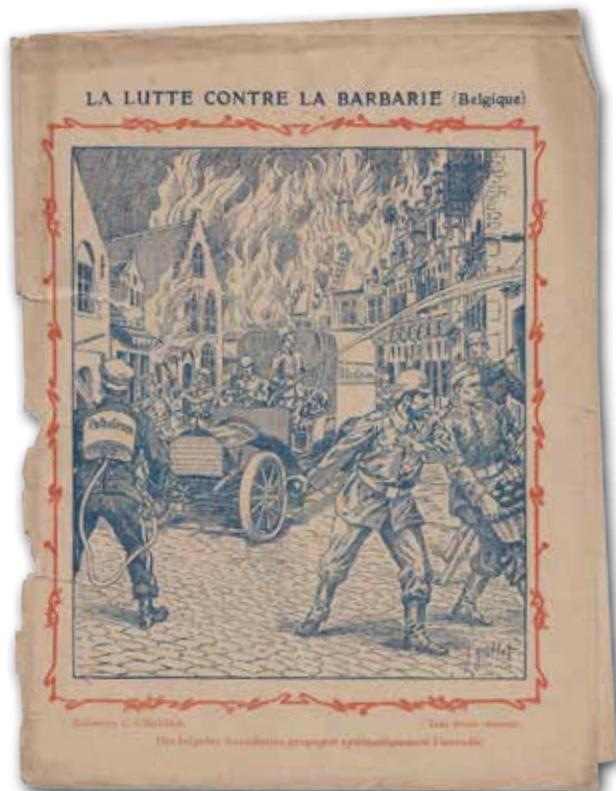
Règle en bois
Début du XX^e siècle
Don J.-L. Domenge



Extrait de cahier de Florence Rebuffel
1915
Don J.-L. Domenge



*Bon point
d'écolier*
début du XX^e siècle
Don J.-L. Domenge



Couverture de cahier d'écolier
1914-1918
Don M. Audibert

Lettres de la Grande Guerre

A l'occasion de l'exposition « Vivre au Pays pendant la Grande Guerre », l'association Petra Castellana s'est vue confier plusieurs centaines de correspondances du « Pays » écrites entre 1914 et 1918. Ces quelques pages rassemblent une partie de ces lettres.

Origines des correspondants :

- Bienvenu DAUMAS, la famille MURAIRE, la famille PHILIP, et la famille REBUFFEL sont originaires de Castellane.
- Joseph CUPIDON est originaire de Chasteuil.
- Esprit FENOUIL est originaire d'Annot.
- Felix SEGUIN est originaire de Saint-Martin-de-Brômes.
- Joseph LEOUFFRE est originaire de Dauphin.

La vie au front

Lettre d'Esprit FENOUIL à sa soeur Marie (28/10/1914) :

« Chère Marie. Ah ! Oui, c'est une idée, j'arrive vite pour me chauffer, attends 5 minutes ... Mais je n'ai pas froid ma bonne Marie, que de souci pour rien. Il pleut c'est entendu, il fait froid. Mais puis je avoir froid moi, enfin. (Boum ! il va plus loin celui-là, ne t'étonne pas, c'est une marmite qui passe. Tu sais leurs marmites, ce sont leurs obus de gros calibre ... mais passons, tout cela est pour rire).

22 heures dans un véritable trou. J'attends mon camarade de lit qui est parti en reconnaissance à 20 heures, et seul à la pâle lueur d'une bougie qui se garde bien de montrer sa clarté au dehors. [...] Je n'ai pas froid, je mange tellement que mon corps brûle en permanence. Chaleur intérieure, principe radical. Et puis nous avons de la paille, depuis 5 jours, humide parfois, la flamme de mon corps l'allume presque, aussi mes pieds bouent maintenant, mais je ne les mets pas dehors tout de même pour les refroidir. Des chaussettes !!! Des chaussettes ! Des chaussettes toujours des chaussettes, tout le monde veut m'envoyer des chaussettes, mais que vais-je faire de ces chaussettes, c'est une invasion de chaussettes !

Je vais en avoir deux paires pour tous mes sens. Dis-moi vite que c'est une plaisanterie, et que tu ne m'en enverras pas toi au moins. J'en ai un plein sac, et plein mes pieds déjà. Enfin si elles arrivent, elles seront les bienvenues comme tout ce qui vient de vous, de tous.

Envoyez ce qui se mange, ce qui se fume. Ah ! Cela oui, de temps à autre, des riens, comme aux enfants, voilà ce qu'on arrive, maintenant. Et le plaisir de défaire ces petits paquets, mon dieu, j'ai peur de m'évanouir de joie. Combien nous avons ri avec ta lettre ma bonne Marie. Oh ! Une véritable partie de plaisir. Ecris m'en beaucoup veux-tu, et je l'aime ta lettre, toute petite mais si si gentille, et pleine de petites choses qui font plaisir au cœur, à nous, presque sauvages déjà. [...] (Boum ! Une autre marmite, si je dormais je ne l'aurais pas entendue, c'est la série maintenant une vingtaine pour arroser un peu par-là, et nous serons tranquilles un moment). ... »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (05/01/1915) :

« Le 5 janvier 1916. [...] J'ai reçu le colis avant-hier matin, les caillettes sont très bonnes et le rôti aussi, mais pour le moment il y en a assez, je vous remercie beaucoup. Ma chère Marie, je vais te raconter mon travail du jour de l'an, je me suis levé à 7 heures, j'ai bu le chocolat, après j'ai souhaité la bonne année aux camarades, aux officiers. A 9 heures la messe, à 11 heures

dîner. Menu : soupe, bœuf en daube, une viande de jambon, petits pois, 2 quarts de vin, dessert pommes, un cigare de 2 sous, après-midi repos sur toute la ligne. Le soir souper à 6 heures : soupe, bœuf en daube, purée de pommes de terres, orange, deux quarts de vin, une bouteille de champagne à 4, et café. [...] Reçois bien chère Marie, les meilleures caresses de ton époux dévoué pour la vie. Edouard. Bien le bonjour aux parents et amis. »

Lettre de Joseph CUPIDON à sa soeur et son beau-frère (6/08/1915) :

« Chère soeur et beau-frère. Nous venons de passer 3 jours en première ligne. Nous savons pas pu écrire, il a plu tout le temps et nous avons pas d'abri, et on nous a bombardé les 3 jours et c'étaient des obus de gros calibre, on croyait d'y laisser la peau. Nous nous faisons des abris sous terre, mais ces marmites elles font tout effondrer et il y en a plusieurs qui ont été enterrés. Avant-hier j'en ai sauvé un qui était en terre, un maître. Je suis arrivé juste à temps, il s'étouffait, il était noir comme un charbon, il m'a remercié plusieurs fois en première ligne. On peut nous apporter le manger que la nuit et nous mangeons froid, ça m'a occasionné une indigestion. J'ai gardé 3 jours mal à la tête et bien enrhumé mais ça va mieux. J'ai assez bien déjeuné.

La nuit nous travaillons et le jour nous restons dans notre terrier comme les bêtes sauvages. Oh quel dégoût que nous avons de cette guerre et à savoir quand ça finira ! [...] Que ça finisse vite, que nous puissions nous revoir au plus tôt. Votre frère et beau-frère qui vous envoie des millions de caresses. Cupidon Joseph. »

Lettre de Marcellin PHILIP à sa femme Valérie (24/11/1915) :

« Le 24 novembre 1915. Bien chère Valérie [...] Lorsque nous retournerons le soir de notre voyage nous trouvons la soupe bien prête. Nous allons la manger près d'un bon feu chez une famille. Ici [en Alsace] les familles sont nombreuses. Celle où nous mangeons, il y a 5 garçons et deux petites. L'aîné a treize ans et le plus jeune en a quatre, et ils en ont perdu trois dans l'espace du premier au dernier, ce qui monterait à dix. Ils vont à l'école et commencent à parler quelques mots français. Ils parlent comme un petit de deux ans. Ils chantent quelques fables telles que : L'Alsace est belle, ses destins sont bénis, vivons pour elle, vivons unis, passez les monts, passez les mers, etc. Je te dis tout cela pour te faire passer un moment ... »

Lettre de Bienvenu DAUMAS à la famille LAUGIER (21/09/1916) :

« Toujours au même endroit, le 21 septembre 1916. 9 heures du matin. Bien chers Amis. Je vous écris ces quelques mots pour vous donner de mes nouvelles, qu'elles sont toujours très bonnes pour le moment, et je désire que ma présente vous trouve tous en très bonne santé. Mes chers amis, je vous dirais que nous sommes toujours bien dans la misère et cela dure toujours et nous sommes encore obligés d'y passer encore un hiver à la misère dans ce sale travail, pour en trouver la mort ou la fin des souffrances. Nous voici maintenant à la pluie et au brouillard, un jour de beau temps, une semaine de pluie, voilà notre agrément. Chers amis je vous dirais que ici, les Castellonais, nous sommes tous en très bonne santé et ainsi que mes frères et tous vous envoient bien leurs bonjours de leur part, et Monsieur Turrel aussi. Mes chers amis vous me donnerez un peu les nouvelles du pays s'il y en a, et vous donnerez bien le bonjour de ma part à tous vos parents. Mes très chers amis je termine ma carte en vous embrassant tous, tout du fond du cœur. Bien des baisers et des caresses à tous les enfants et à vous tous recevez mes meilleurs amitiés. Chers amis aurovoir si Dieu nous le permet un jour. Je n'ai pas confiance. Daumas Bienvenu. »

De la « fleur au fusil » à « l'amère victoire »

Lettre de Marcellin PHILIP à sa femme Valérie (08/08/1914)

« Le 08 août 1914. Bien chère Valérie [...] Je peux vous affirmer que j'ai vu quelques soldats à Nice depuis que je suis arrivé, c'est un mouvement perpétuel, tous les jours des régiments arrivent et repartent de suite. Ici tous les vieux entrepôts, toutes les remises, toutes les écoles, soit de garçons ou de filles, tous les séminaires, tous les théâtres et casinos, et bien entendu toutes les casernes regorgent de troupiers. Les soirs dans l'avenue de la gare, soit devant l'éclairé ou le petit niçois, une foule énorme se presse pour voir les dépêches, les tramways et automobiles, on peine à circuler. Tout le monde est bien calme, mais tous animés contre les Allemands. Pas autre chose à te dire pour le moment que de vous faire mille compliments à toutes et à tous ... »

Lettre du Dr Félix SEGUIN à ses parents (30/08/1914) :

« Le 30 Aout 1914. Bien chers parents. Quels temps tragiques nous vivons ! L'effroyable tuerie a commencé depuis bientôt près de un mois à notre frontière du Nord-Est. Les Prussiens se montrent une fois de plus de parfaits barbares. Pourquoi nous font-ils la guerre ? Ils n'en savent sans doute rien eux-mêmes, sinon qu'ils avaient envie de nous la faire. La guerre est terrible, elle le sera plus qu'on pouvait le craindre et si jamais nous étions vaincus, malheur à nous ! La France entière serait ravagée par ces hordes de barbares qui massacrent femmes et enfants. Que n'ont-ils pas fait en Belgique ! Oh ! Le malheureux et cher pays coupable seulement de n'avoir pas voulu laisser passer l'invasion destinée à la France. Sans eux, les Prussiens seraient peut-être à Paris à l'heure actuelle ! Aussi les coquins leur font ils payer cher d'avoir osé contenir leur dessein. Nous sommes renseignés ce soir sur ce qui s'est passé à Louvain. C'est abominable. Ah ! J'espère que tous les français combattront avec acharnement pour détruire ce repaire de barbares qu'est la Prusse. Mon souhait est d'ailleurs inutile. Chacun en France à l'heure actuelle doit comprendre le danger épouvantable que nous côtoyons : il faut vaincre ou se résigner à être égorgé. La preuve que le danger saute aux yeux de tous est dans le nombre élevé de victimes que l'on nous signale un peu vaguement dans une effroyable bataille qui vient d'être livrée près de Nancy. On parle de 6000 tués Allemands, mais on ne nous dit rien pour les Français. Il doit y avoir au moins autant. Cela représente plus de 20 000 blessés de part et d'autre. Et pourquoi toute cette tuerie ? Oui pourquoi ? Est-ce pour de vagues affaires d'Orient ? Ce n'est pas possible. L'Autriche y a eu des difficultés avec la Serbie, soit, mais les affaires s'arrangeaient, quand brusquement l'Allemagne est intervenue de criminelle façon. Pourquoi ? Se voyait elle à bout de ressources ? Elle n'avait qu'à diminuer ses armements au lieu de faire la guerre. Car il en est que lorsqu'un peuple a une mentalité telle que celle des Prussiens, rien ne l'empêchera de faire la guerre le jour où il y croira trouver un intérêt. Maintenant qu'on nous a provoqué aussi sérieusement, il faut aller jusqu'au bout, détruire l'Empire d'Allemagne, supprimer la famille impériale et en finir avec ce cauchemar devenu réalité, drame qui se renouvellerait de temps en temps si on n'y mettait bon ordre. J'ai confiance en notre bon droit, soutenu par nos alliés et garanti par nos armes. Les Anglais font merveille : ils font sauter les bateaux allemands. Ils les détruiront, je pense, jusqu'au dernier. Les Indes, le Caucase offrent des troupes, selon la partie sera dure à gagner, mais elle se présente pour nous dans les conditions les plus favorables. Allons-y et finissons-en ! ... »

Lettre de Joseph LEOUFFRE à sa marraine (26/01/1915) :

« Le 26 [...] Ma bien chère marraine. [...] Il n'y a pas moyen de voir finir cette sale guerre qui depuis cinq mois déjà nous sépare de si loin. Enfin jusqu'à présent j'ai eu de la chance, pas malade, pas la moindre blessure. J'en suis fier, tandis que tous les jours j'ai de mes connaissances qui sont évacuées. Je t'assure ma bien chère marraine que j'emploie de mon mieux le procédé que tu m'as tant de fois recommandé avant de partir, de me cacher et de laisser passer par côté les balles et les obus lorsque je les entends venir, mais c'est bien difficile et même impossible. Cependant jusqu'à présent j'ai réussi et j'ai toujours bon espoir. Le plus que je crains ce sont les nombreuses attaques à la baïonnette que nous avons dans cette région. Que de choses j'aurais à te raconter à mon retour, car la plupart des journées que nous passons sont des journées inoubliables et puis jour par jour tout est marqué dans mon carnet. Il est 11 heures, je suis en ce moment de garde au créneau pour empêcher et surveiller l'approche de nos sales voisins. Cette nuit ils ont été sages, mais l'autre nuit ils sont venus nous rendre une petite visite, il y en a un qui l'a payé cher. Je te laisse ma bien chère marraine, en te recommandant bien de te soigner et de ne pas t'inquiéter. [...] Ton filleul qui t'aime, Léouffre. »



Joseph Léouffre avec son caporal

1915

Dépôt J.-M. Léouffre

Lettre de Joseph LEOUFFRE à sa mère (19/05/1915) :

« Le 19/5/15. Ma bien chère maman. J'ai reçu hier soir ta longue lettre, pleine d'encouragements. Je t'en remercie, car ces temps ci plus que jamais, on a besoin de réconfort. Voilà bientôt 48 heures que nous sommes au repos et nous nous attendons à chaque instant à aller reprendre notre place en première ligne. Ce que tu me dis dans ta lettre est bien vrai. Je t'assure que lorsqu'on se voit obligé d'aller au-devant d'une mort presque inévitable, les bonnes pensées vous viennent de suite aux lèvres. [...]

Tu me demandes des explications au sujet de mon nouvel emploi de bombardier. Je le fais parce que c'est mon devoir, mais ce n'est rien de bien gai. Il s'agit de s'approcher et de se placer à l'endroit le plus près de l'ennemi, d'allumer la grenade, et avec la main de lancer l'explosif en pleine tranchée ennemie. Enfin, c'est mon devoir !!! Je voudrais bien te raconter un peu au long mes dix jours de tranchées mais il y a tellement à dire que ce serait trop long. Ce que je peux te dire c'est que sur les dix jours nous avons eu trois jours très mauvais. Le premier jour, le 9, nous ne sommes pas montés à l'assaut, c'est le 3^e Rgt, mais étant de réserve en 1^{ere} ligne nous recevions tous les obus ennemis. C'est là que j'ai eu déjà quelques-uns de mes amis tués. Le second mauvais jour a été dans la nuit du 13 à 11 heures, où nous avons eu une contre-attaque ennemie qui a été assez facilement repoussée, mais le plus terrible a été le 15, dans la soirée nous avons attaqué deux fois à la baïonnette. Les tranchées de 1^{ere} ligne où nous étions étions intenables à cause du 77 qui nous démolissait tout, hommes et tranchées. Que je me suis mis petit ce soir-là. Heureusement qu'à minuit nous avons été relevés. Je ne te parle pas plus longuement là-dessus, ça me le rappelle trop, et dire que va falloir recommencer !!! Que la fin de cette guerre soit proche !!! [...]

Depuis plusieurs jours nous avons la pluie et avec la saleté dans laquelle nous avons vécu ces temps-ci, nous sommes retournés accompagnés de ces petits animaux que tu connais. Aussi on vient de nous autoriser à expédier du linge chez nous. Comme nous n'avons pas une goutte d'eau ici et vu le temps, je viens de me changer et je m'empresse de t'expédier une chemise et une flanelle sales. Le colis t'arrivera sûrement avec du retard, mais peut-être il ne sera pas perdu. Je te prie de m'envoyer en échange une chemise et une flanelle. Jamais, ma bien chère maman, je n'avais été impatient de vous voir comme à présent, et qui sait à quand ce plaisir. Je crois t'avoir dit dans ma carte lettre d'hier ce que je voudrais comme provisions. Maman je tiens à te prévenir que si nous partons pour les tranchées de quelques jours encore, je ne pourrai pas t'écrire ne vous inquiétez donc pas. A bientôt de longue lettre de toi, ma bien chère maman, plus que jamais je les attends avec impatience. [...] Léouffre. »

Lettre de Marcellin PHILIP à sa femme Valérie (14/07/1918) :

« Le 14 juillet 1918. Bien chère Valérie [...] Ils organisent pour demain, soit disant la fête nationale, ils peuvent se la mettre à quelque part, cela ne nous sourit guère. Vaudrait mieux qu'ils organisent la fin de ce fléau et ils n'en n'ont pas encore l'air ... que faire ? Comme nous avons toujours fait ... laisser faire ! Par force ! Vous autres vous vous abimez au travail et nous ici nous ne faisons que des bêtises ... »

Lettre de Marcellin PHILIP à sa femme Valérie (12/11/1918) :

« Le 12 novembre 1918. Bien chère Valérie [...] Nous sommes toujours au même endroit et au même travail mais on supporte plus facilement ... on n'entend plus les canons ... et c'est déjà beaucoup. Toute la population civile depuis l'armistice sont en train de manifester : on dirait qu'ils sont tous fous, cela semble presque les soirs de Carnaval à Nice. Ils avaient un mannequin, soi-disant « Guillaume » ... après l'avoir traîné tout autour du village, ils l'ont brûlé sur le pont de la Thur et ont jeté les cendres dans la rivière. Les cloches ne s'arrêtent plus de carillonner. Enfin tout cela est beau, malheureusement tous n'ont pas pu voir ce beau jour. Je suis de garde ce soir aux mulets avec Gibert et nous respirons mieux à l'aise. Malgré cela, hier matin avec quelques-uns, nous avons assisté aux funérailles d'un camarade qui depuis les débuts se trouvait au front et n'avait jamais rien eu et le dernier jour, même peut être le dernier obus a suffi pour le foudroyer ... c'était un muletier qui faisait le cuisinier, il était d'Ardèche. ... »

Lettre de Florent REBUFFEL à sa femme Alix et sa fille Florence (22/11/1918) :

« Bien chère Alix et bien chère Florence. Reçu aujourd'hui la lettre à toi chère Florence, qui m'a fait tant de plaisir à m'apprendre que la maman allait beaucoup mieux. Car avec tout ce qui se passe avec ces épidémies, vous pouvez croire que je ne suis pas trop tranquille car je vois que vous devez me cacher vos peines. Prenez bien soin à vous et ne pas penser toujours à votre travail. [...] Les jours viendront encore et je serai avec vous pour vous venir en aide. Souhaite que ce sera le plus vite possible. Bien qu'en ce moment l'on fasse des kilomètres pour venir sur les frontières boches. Le jour que notre classe sera notre heure à partir, on se rendra aussi bien. Jamais vous ne pouvez croire avec l'enthousiasme que nous sommes reçus en Lorraine. C'est des grandes fêtes surtout on l'on se trouve aujourd'hui [...]. C'est malheureusement à les entendre causer, ce qu'ils ont souffert avec ces sales Boches, pour la vie surtout. Pensons rester ici plusieurs jours. Donnez de vos nouvelles le plus souvent possible. A vous deux, ainsi que mon père s'il se trouve avec vous, mes meilleures caresses. »

Du front, gérer l'arrière

Lettre de Florent REBUFFEL à sa femme Alix et sa fille Florence (29/09/1914) :

« Chère Alix et chère Florence. Aujourd'hui je n'ai pas reçu de tes nouvelles et je te donne encore des miennes qui sont toujours bonnes ainsi que celles de ton frère. [...] Il faudrait voir quelqu'un pour lui vendre l'herbe, rien que les prés, se garder garus le plus bas et la faisse et lirette. La faisse à partir du pré de Bourguet jusque sous les granges. Ne le céder à aucun prix toutes ces réserves que je t'explique. Le reste le tout céder. Il faut lui en demander 100 francs



Carte postale humoristique
« Litanies de la tranchée »

1915

Dépôt J.-M. Léouffre

et tenir bon à 80 francs quelques temps et lui dire que je t'ai donné l'ordre de ne pas le céder à moins. Au temps tu verras ce que tu as à faire et se réserver à se faire garder les chèvres tout le temps qu'ils gardent. En attendant reçois mes meilleures caresses. Demain je te ferai une lettre, je te ferai mieux de détail ... »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (04/06/1915) :

« Le 4 juin 1915. [...] Ma chère Marie tu me dis que les enfants grandissent à vue d'œil. Je le crois, ils doivent être superbes et notre petite Madeleine que je languie de voir. Elle ne voudra pas me voir à mon retour, oh quel bonheur le jour que ce sera fini cette guerre maudite. Tu me dis qu'il pleut souvent, c'est bien ennuyeux pour le travail, surtout pour le foin. [...] Pour le foin, vous pourriez faire des meules dans le pré, et on le rentrerait de retour. Je vous dis ça, mais vous faites comme vous pouvez. Toujours que soignez-vous, que vous ne vous fassiez pas malade. Dis à mon beau père qu'il ne travaille pas trop, qu'il ne se fasse pas malade. [...] Ma bien chère Marie, mes meilleures caresses aux enfants, ainsi qu'à toute la famille, et garde pour toi les plus tendres de ton époux dévoués qui t'aime beaucoup. Edouard. »

Lettre de Florent REBUFFEL à sa femme Alix et sa fille Florence (18/09/1915) :

« Bien chère Alix et bien chère Florence, voici encore de mes nouvelles toujours très bonnes. [...] Tu me parles pour le mulet je t'en ai parlé sur d'autres lettres, fais de ton mieux que tu pourras le vendre ou le garder. Pour moi, te voir au travail le moins possible, voilà ce que je demande. La petite jument celle-là ne la vendre à aucun prix. [...] Attendant toujours de vos nouvelles le plus souvent possible, recevez à vous deux mes plus douces caresses. »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (05/10/1915) :

« Le 5 octobre 1915. [...] Ma chère Marie, il y a quelques temps que je voulais te dire de demander l'allocation et toujours ça passait. Tout le monde il y a droit, 25 sous pour toi et 10 sous par enfant, donc ça ferait 45 sous par jour. Tu iras te faire inscrire à la mairie. Tu le diras à mon père qu'il en parle un peu à Mr Broussard, et que j'en ai besoin, et que par conséquent tu y as droit et tu le veux. Voilà 14 mois et ce n'est pas fini, si cela n'avait duré que quelques mois, mais en durant si longtemps. Enfin, tu feras pour le mieux. [...] Reçois ma bien chère, les plus tendres caresses de ton époux dévoué pour la vie et qui t'aime. Edouard. »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (19/12/1915) :

« Le 12 décembre 1915. [...] Ma chère Marie, au sujet de l'allocation, j'ai demandé des renseignements à plusieurs, et on m'a dit que vous deviez aller voir le Conseiller Général, c'est Monsieur Imbert, et lui expliquer le cas. Que vous avez demandé 2 fois et qu'on vous a refusé. Lui s'il veut, il peut la faire obtenir. Et moi je fais écrire au Préfet, et si on te l'a donne pas, je ferais écrire au Ministre de la guerre, car vous y avez droit, et on doit vous payer à partir de la première demande ... »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (26/07/1916) :

« Le 26 juillet 1916 [...] Ma chère Marie tu peux croire que je suis été content d'apprendre qu'on t'a accordé l'allocation car je n'y comptais plus, tu me dis qu'on a voulu te payer qu'à partir du mois de janvier. Enfin que veux-tu c'est comme ça, tu me diras si tu touches pour les enfants aussi. Tu me dis que vous allez commencer de fouler, c'est encore un grand travail pour vous. Oh ma chère marie quelle patience qu'il faut avoir, enfin faites toujours pour le mieux ... »

La vie à Castellane

Lettre de Valérie PHILIP à son mari Marcellin (17/11/1914) :

« Castellane le 17 novembre [...] Nous avons ici deux réfugiés belges, un Mr qui travaille à la poste, il se trouve sans nouvelles de sa famille, et une demoiselle qui était institutrice dans une maison bourgeoise a demandé la classe de la Palud. [...] Je ne sais quoi te dire, le pays est triste, les nouvelles sont rares. [...] Tous les parents t'envoient le bonjour et les amis aussi. Toute la famille t'envoie leurs bonnes caresses ... »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (13/04/1916) :

« Castellane, 13 Avril 1916. Mon cher Edouard. J'ai reçu hier matin ta lettre du 8, j'en suis très contente en apprenant que tu as la santé, c'est là le principal, nous ici nous allons tous bien. [...] Quand tu étais venu, je ne sais trop si tu te rappelles que nous ne savions pas que faire de garder Paulin ou de le renvoyer, et puis nous l'avons gardé cet hiver. Il ne nous a pas fait pour 5 francs de travail, mais cependant il faut avoir patience, nous ici nous n'avons pas la plus grosse part, mais que veux-tu c'est comme ça, nous ne pouvons pas le changer, nous souffrons pour vous autres. La semaine dernière il est allé charrier du gravier là-haut à Cheiron. Hier Valérie et Virginie sont allées finir de ramasser les sarments à Amprès, ce matin elles sont allées faire un panier de pomme de terre à l'Escoulaou et quelques haricots, et puis ce soir ici quelques lignes de betteraves, mais il commence encore à pleuvoir et on ne peut faire grand-chose, difficile à le faire, mais ne te fais pas souci de nous. Je te dis tout cela, mais je comprends que cela ne t'intéresse pas, et avec raison. Mais il faut continuer à te conserver la santé autant que tu le peux, et à ne point te décourager, il faut avoir espoir de voir arriver la fin, il faudrait que ce soit bientôt ! Elle ne nous surprendra pas ! ... »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (19/12/1916) :

« Mon bien cher Edouard [...] Nous autres nous nous portons tous bien et faisons toujours le même travail, hier nous avons pétri. Joséphine est venue encore aider à Valérie, si tu voyais comme nous faisons de beaux pains, elles se débrouillent bien toutes deux. Les 2 petits et Virginie aussi aiment beaucoup le gâteau, Madeleine dit « un peu de fougua », mais Gaston lui dit « la fougasse comme elle est bonne ». Ils ont tous les trois bon appétit. ... »

Lettre de Valérie PHILIP à son mari Marcellin (28/04/1918) :

« Castellane 28 avril 1918. Bien cher Marcellin [...] On vient de donner une carte d'alimentation qui comprend 6 tickets, le 1er pour le pain et le 2e pour le sucre et les autres on ne sait pas encore trop car ce n'est pas énuméré, peut être pour la pâte, pétrole, chocolat, enfin je n'en sais rien, c'est effrayant il y aurait de quoi s'étonner. [...] Je termine mon cher et t'embrasse bien affectueusement pour toute la famille et pour moi. Ta femme qui t'aime. Valérie. »

Lettre de Valérie PHILIP à son mari Marcellin (20/10/1918) :

« Castellane, 20 octobre 1918. Mon cher Marcellin. [...] N'y a-t-il pas trop de malades au front ? Car tu ne dois pas ignorer que l'épidémie règne dans toute la France, grippe espagnole, elle cause des ravages dans les villes, nous ici il n'y a pas trop à dire actuellement, quelques personnes seulement en sont atteintes sans gravité. [...] Soigne toi du mieux que tu le pourras et donne moi le plus souvent de tes nouvelles tu me feras un immense plaisir. Je termine mon cher et t'embrasse bien fort. Ta toute dévouée Valérie. »

Témoigner ses sentiments

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (16/10/1916) :

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (24/12/1914) :

« Le 24 décembre 1914. Ma chère Marie. Je viens de recevoir le colis ensemble avec la lettre. Je vous remercie beaucoup, c'est tout très bon : nougat, macarons, petit beurre, et le paquet de cigarettes, et j'ai essayé la chaufferette elle marche très bien. Nous passons de bonnes fêtes de la Noël ... enfin, il faut le prendre en patience et avec la santé. Si Dieu veut, on arrivera au bout et que nous aurons le grand bonheur de nous revoir tous. Ma chère Marie, embrasses bien fort pour moi, les deux petits et Gaston, ainsi que toute la famille. »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (28/03/1916) :

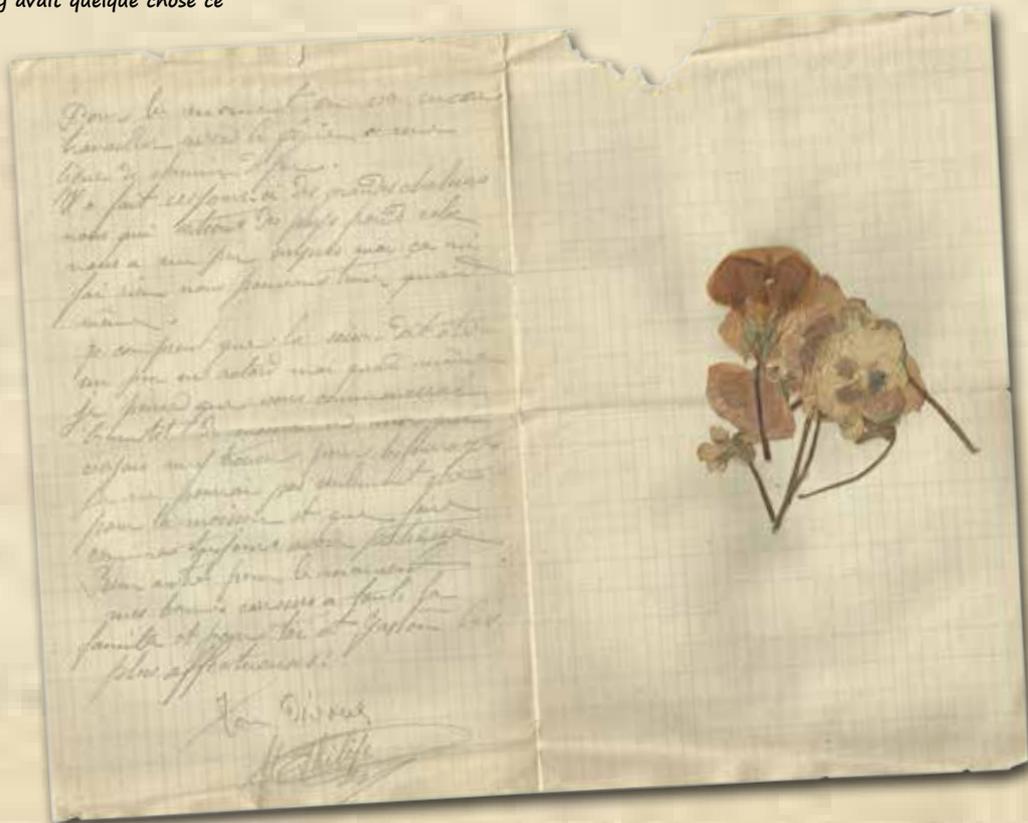
« Castellane 28 Mars 1916. Bien cher Edouard. Je réponds à ta lettre du 23 que j'ai reçu hier matin, toujours avec le plus grand plaisir ; oh tu ne saurais croire combien j'en suis contente. Tu dis que pour toi, mon cher Edouard c'est le seul moment que tu passes en lisant mes lettres, pour cela c'est réciproque, bien que la différence soit énorme de l'un à l'autre, mais il y a quand même la part de chacun. En effet, cette séparation est de plus en plus pénible, mais ce que je te renouvelle et te recommande le plus c'est de ne point te décourager, avoir bon espoir et une grande confiance comme du reste je sais qu'elle ne te manque point, et puis nous arriverons, il faut l'espérer, à un bon résultat ! Il faut s'armer d'une grande patience c'est vrai, mais si en Mai il y avait quelque chose ce ne serait pas trop loin, comme tu le dis sur ta lettre, il pourrait bien se faire, cette affreuse guerre ne durera pas toujours. Edouard, ayons bon espoir ... »

« Castellane 16 Octobre 1916. Mon bien cher Edouard. Je viens m'entretenir quelques instants avec toi, pour te donner de nos nouvelles qui sont bonnes et en désire autant pour toi. Au moment que je t'écris, tu t'éloignes toujours de plus en plus, et lorsque tu recevras ma lettre tu seras encore rendu, en bonne santé je crois. Ton départ m'a laissé triste d'un côté, mais de l'autre très heureuse de t'avoir vu comme cela. Enfin, il faut encore s'habituer, l'espoir seul nous fait vivre, car cette épreuve est réellement longue à supporter, mais que Dieu exauce nos désirs et te donne toujours la force et le courage jusqu'à la fin, car tu en as besoin. Moi je ferai toujours comme je te l'ai dit. Virginie et Gaston parlent toujours de toi, il y a un mot à tout, Madeleine aussi n'est pas en retard pour dire son petit mot, elle dit bien sa petite prière pour papa, et l'oncle, il me semble que Dieu écouterait ces deux petits anges, et Virginie aussi est sage. Ce matin, Valérie et Louise ont fini la graine et puis nous avons fini de semer. Nous avons ramassé quelques haricots, et puis ce soir nous avons charrié les courges, un travail après l'autre, nous arriverons à nous débarrasser. Tu nous as bien aidé, maintenant tant pis, le travail se fera toujours un peu mieux, un peu plus mal. L'essentiel est que nous ne soyons pas malades. Que deviendraient ces enfants ? Il faut que vous vous surmontiez pour eux. Je m'arrête, en te répétant encore une fois de te soigner le mieux possible. Les enfants t'embrassent bien fort, ainsi que toute la famille. En attendant d'avoir le bonheur de te lire je t'embrasse comme je t'aime. Ta dévouée pour la vie. Marie Murairé. »

*Lettre de Marcellin Philip
envoyée à sa femme Valérie
et contenant des violettes*

16 juillet 1918

Coll. J.-L. Domenge



Les enfants

Lettre d'Esprit FENOUIL à sa soeur, suivie de quelques mots du jeune « Naubreche » (19/09/1914) :

« Ma chère Marie, chère Lucie [...] Ton frère n'a point changé au physique du moins, sauf quelques grammes de son poids qu'il avait perdus et qui se sont hâtés de reprendre leur place. [...] Je parle de ces quelques grammes que cette maudite balle a réussi imparfaitement à retrancher à ma modeste personne. Je suis guéri maintenant ou presque. Avant de venir je me suis tâté bien des fois mon talon pour savoir s'il ne pourrait pas prendre part à la bataille de la Marne. Sa fragilité a été plus forte que mon désir [...] Rien n'est perdu, d'autres batailles se livreront et ils auront besoin de moi encore et bien que je ne sois pas endetté envers ces maudits mangeurs de choucroutes, je pense bien leur rendre une fois encore et au 800% ce qu'ils m'ont fait. Passons. Ce qui est différé n'est pas perdu, nous dit-on souvent. [...] Naubreche est bien sage et me pose mille questions. Juge d'après celle-ci : « Et quand tu veux cagner à la guerre ? ». Il vient me voir tous les matins, sa tête est un peu mule parfois, mais il sait si bien rire qu'il vous endort toujours. Il est la qui me fait voir ses cheveux qu'on lui avait coupés, il peut en envoyer. J'arriverai presque sûrement Mercredi 23 par le train qui part d'ici à 10h08 matin. Bonnes caresses. Esprit. »

[Mots de « Naubreche »] « Je vous aime bien, je ne suis pas toujours sage, je fais fâcher Esprit mais je l'aime bien. (Non c'est pas vrai). Je le fais pas fâcher. Tu m'aimes Maman, et toi Papa ? Je tire la barbe d'Esprit, il veut pas me la donner. Un Bœuf m'a coupé les cheveux. 20 caresses. Ne vient pas me chercher. Des fois je me mets le bidon d'Esprit avec le képi, et je vais tuer des Allemands. Encore 20 caresses, ça fait 40. Je cague bien, je pisse bien aussi et je rigole. Naubreche. »

Lettre Florent REBUFFEL à sa fille Florence (01/10/1914) :

« Cher Alix et chère Florence. Tu es bien sage chère Florence de penser un peu à ton papa et de voir que tu donnes bien la main à ta maman. Fais bien ce qu'elle te commende et aide lui à tout ce que tu peux faire afin que ta maman ne soit pas malade ... »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa fille Virginie (01/05/1915) :

« Le 1 Mai 1915. Ma chère Virginie. Deux mots pour te dire que je suis en bonne santé et je suis très heureux quand je reçois une lettre ou carte de toi ou de maman me donnant de vos nouvelles et ce que vous faites. Gaston il doit avoir bien grandi, il doit être superbe et ta petite sœur Madeleine, tu dois être contente quand tu la gardes un peu sur les genoux. Quand je retournerai, elle voudra pas me voir, elle me prendra pour un étranger. Sois toujours bien sage et obéissante. Tu feras deux grosses caresses pour moi à Gaston, à Madeleine, maman, grand père, grand-mère, marraine et tante. Reçois les plus grosses caresses de ton papa qui t'aime beaucoup. Edouard. »

Lettre de Virginie MURAIRE à son père Edouard (10/02/1916) :

« Castellane le 10 février 1916. Mon cher papa. Je profite de jeudi pour un peu t'écrire et te dire que je me porte bien, je désire que toi aussi tu sois en bonne santé. Je te dirais que hier au soir, il est venu veiller Adrien, l'oncle, grand-père, tante, la petite Adèle. J'ai fait la veillée avec eux, nous nous sommes allés coucher à 1 heure et je me suis levé à 8 heures car c'était jeudi, alors j'en ai profité. Jusqu'à présent, j'ai eu bien beau temps pour aller à l'école. Je fais les additions et les soustractions, et dans quelque temps, Mademoiselle me fera faire des multiplications. Ma petite sœur marche d'une chaise à l'autre, mais il faut toujours la surveiller.

Gaston grandit toujours beaucoup, il apprend à parler à Madeleine, il lui fait dire « mamé », « papé », etc. Mais « papa », « maman », « tata », elle le dit très bien. Toute la famille t'envoie de grosses caresses ainsi que tous les parents et amis. Ta fille qui t'aime. Virginie Muraire. »

Lettre de Virginie MURAIRE à son père Edouard (27/04/1916) :

« Castellane le 27 avril 1916. Mon cher papa. Je profite des vacances de Pâques pour t'écrire. Je désire que pour les grandes vacances tu sois ici, il le faudrait bien. Je vais un peu te parler de Madeleine, elle m'appelle « Nini », à marraine « Nani », à tante « tata ai », à Grand père « papé », à Grand-mère « mamé », « maman », « papa », « vilain », « prends-moi », « pain », « cocon », « bonbon », « aurevoir », « tonton », « pipi », « caca », « non », « oui ». Tu vois comme elle dit déjà bien des mots. Depuis 4 ou 5 jours, il fait bien beau et aussi nous nous amusons bien avec Gaston. Tante a fait la lessive, aussi ce matin nous sommes allés passer un bon moment au lavoir. Maman, tante marraine, grand-mère, grand père, Gaston, Madeleine t'envoient de bonnes caresses. Ta fille qui t'aime. Virginie Muraire. »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (28/04/1917) :

« Castellane 28 avril 1917. Mon bien cher Edouard. Je viens te faire savoir que nous allons tous bien, et je désire de tout mon cœur qu'il en soit de même de toi. J'ai reçu hier matin tes deux cartes ainsi que ta bonne lettre du 19, toutes les trois hier, la carte du 16, et celle de la photo, tu es bien réussi, et Virginie t'a vite trouvé. Quand à Madeleine elle était contente mais elle est trop jeune, elle ne peut pas se rappeler de toi ; mais elle sait bien dire tout de même : « c'est papa et je veux la lettre de papa ». Quand Gaston s'est levé je lui ai donné la carte, et nous avons dit, il ne faut pas le lui montrer lequel c'est de suite. Il m'a dit « voilà l'oncle Edouard », regardes s'il est intelligent lui aussi, il te connaît et pourtant voilà 5 mois que tu es parti. En languissant, on voit que le temps passe tout de même, et c'est cette paix qui n'arrive jamais, ou du moins qui se fait bien attendre, on peut dire trop ! On ne désire que cela, qu'on ait la satisfaction de vivre encore un peu ensemble, cette séparation nous est un grand sacrifice, et il faut que nous l'acceptons pourtant, enfin, mon cher Edouard, toujours patience et bon courage, et puis nous arriverons il faut l'espérer à un bon résultat. [...] Reçois, bien cher Edouard les bonnes caresses des enfants et de toute la famille, et les meilleurs de ton épouse dévouée. Marie Muraire. »



Carte postale humoristique « Nos gosses »

1915

Coll. L. Leroy

Religion

Lettre Valérie PHILIP à son mari Marcellin (01/05/1915) :

« Mon cher Marcellin, je viens te donner de nos nouvelles qui sont bonnes et je désire de tout cœur qu'il en soit de même de toi. Ce matin je t'ai fait partir un paquet contenant un morceau de jambon, un peu de chocolat et un paquet de cigarettes. Je pense que cela te fera plaisir, tu trouveras aux cigarettes une médaille que tu auras la bonté de te la coudre à ton veston pour l'avoir toujours avec toi. Je sais que tu en as, mais de celle-là, je ne crois pas, elle remplace le scapulaire, tu vas dire que je suis toujours la même, mais que veux-tu, fais ce que je te dis, tu n'en seras pas fâché, car la confiance sauve l'âme ... »

Lettre d'Edouard MURAIRE à sa femme Marie (09/05/1915) :

« Le 9 Mai 1915. Ma bien chère Marie. Deux mots pour te donner de mes nouvelles. Je suis toujours en parfaite santé j'ai reçu ta lettre du 1 et la carte du 3, toujours avec le même et grand plaisir d'avoir de vos bonnes nouvelles, de vous savoir tous en bonne santé et que ma lettre vous trouve tous de même. [...] Aujourd'hui Dimanche, je suis allé à deux messes, une 6 heure ½ et l'autre à 9 heures à un endroit que nous avons arrangé sous les sapins. Nous avons un curé au bataillon, il est caporal muletier, nous sommes bons amis. J'ai reçu le colis hier matin, je te remercie beaucoup. Le jambon est très bon ainsi que la pâte et les cigarettes. La médaille à scapulaire, j'en avais une mais je te remercie beaucoup. Si tu pouvais m'envoyer un chapelet ça me ferait plaisir. [...] En attendant d'avoir encore de vos bonnes nouvelles, embrasse bien fort pour moi les enfants, ainsi que toute la famille. Reçois ma chère Marie les meilleures caresses de ton époux dévoué pour la vie. Edouard. Tu donneras bien le bonjour à tous les parents et amis, ainsi qu'aux voisins. Ne vous faites pas trop de mauvais sang de moi car je suis très bien. »

Lettre de Valérie PHILIP à son mari Marcellin (31/05/1915) :

« Castellane, le 31 mai 1915. Mon bien chère Marcellin [...] Comme je te l'avais dit la semaine passée, hier on a remonté après-midi la Vierge Miraculeuse dans son sanctuaire. Jamais de ma vie je n'avais vu une procession aussi nombreuse : tous les villages étaient représentés, il y avait aussi beaucoup d'hommes. C'était magnifique. Si tu avais vu cette paroisse bondée de monde ... »

Lettre de Valérie PHILIP à son mari Marcellin (29/12/1915) :

« Mon cher Marcellin [...] Hier, comme c'était la fête des petits enfants et qu'il faisait beau, j'ai mené Gaston à la messe, il a été bien sage [...] Aujourd'hui je suis été invitée pour la messe au Roc des conscrits de la classe 17. C'était émouvant. Il y avait beaucoup de monde. Léon de Cantomin en fait partie ... »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (11/02/1916) :

« Castellane le 11 Février 1916. Mon bien cher Edouard. C'est toujours avec un bien grand plaisir que j'ai reçu ta lettre du 5 hier matin, toujours très heureux de te savoir en bonne santé, que Dieu fasse que cela continue jusqu'à la fin de ce terrible fléau, et qu'il s'arrête au plus tôt. Nous ici nous allons tous bien. Marcellin nous a écrit du 7. Il dit qu'il va bien c'est le principal, nous aussi il nous a envoyé sa photo, et lui aussi, comme tout le monde, aurait un grand besoin de la paix. [...] Ce matin je suis allé à Notre-Dame du Roc à la messe pour Adrien, ils y étaient tous, comme tu peux bien le penser, toujours espoir et confiance, on ne peut pas faire autre chose. [...] Dans l'attente de te lire bientôt. Les enfants et toute la famille t'embrasse bien fort. Reçois bien cher Edouard, les meilleures caresses de celle qui pense toujours à toi, ton épouse dévouée pour la vie. Marie Muraire. »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (19/04/1916) :

« Mon bien cher Edouard [...] Nous avons comme permissionnaire Pierre Boniface qui est arrivé hier soir, et puis Mr le Vicaire. Virginie l'a vu ce matin, il est allé dire sa messe à Notre-Dame du Roc, où il a prêché, il y avait beaucoup de monde, il a dit qu'il se considérait comme un castellanais, et qu'il avait toujours le Roc à sa mémoire pendant les moments si pénibles qu'il traversait. Il est brancardier et sa tâche est parfois bien rude. Il t'envoie ses bonnes amitiés et son meilleur souvenir. Il se porte bien, les gens sont contents de le voir ... »

Lettre de Marie MURAIRE à son mari Edouard (15/05/1916) :

« Mon bien cher Edouard [...] Je t'avais dit que Virginie allait à l'école mais je ne t'ai jamais parlé du catéchisme. Elle y est allée comme avant, bien entendu et Mr le Curé lui a dit plusieurs fois si je voulais qu'elle fasse la communion privée. Donc l'autre jour, je l'ai vu et c'est décidé qu'elle la fera le 1er Juin, jour de l'Ascension. C'est un souci, mais aussi je ne savais pas comment faire, la petite à 9 ans, et maintenant c'est l'usage, on est obligé de se soumettre. Je sais d'avance que tu ne t'y serais pas opposé, et pour la communion solennelle tu y seras. Je n'aurais pas besoin de te le dire, mais ce jour-là, si tu le peux, si tu as l'occasion d'aller à la messe tu iras. Mais tout de même, si ce n'était pas possible, tu ne te ferais pas du mauvais sang de cela, car il ne faudrait pas s'exposer à être puni ou avoir des reproches. Nous, nous irons tous à la messe, et puis ce sera tout, nous serons ce jour-là tous réunis par la pensée, du reste comme toujours, mais encore davantage en cette circonstance. Tu auras un souvenir pour notre petite Virginie et nous nous lui recommanderons de prier beaucoup pour toi, que Dieu te conserve jusqu'à la fin de cette guerre ! ... »



Petit Paroissien du Soldat

1914

Dépôt J.-L. Domenge

Disparition

Lettre de Félix GIBERT à Marie MURAIRE (24/05/1917) :

« Envoi de Gibert Félix. 23e Chs. Des tranchées le 24/05/1917. Chers amis. J'hésite et je tremble en vous traçant ces quelques lignes car elles vous annoncent la mort de l'être que vous aviez de plus cher au monde, et qui était encore parmi vous tout récemment. Edouard vient d'être une nouvelle victime de la guerre, je vous le fait savoir de suite afin de ne pas vous laisser dans une inutile anxiété qui ne serait pour vous qu'angoisse et langueur. C'est dans la nuit du 17 courant, j'étais alors sentinelle quand un bruit fatal vint tinter à mes oreilles, j'entendis murmurer que le caporal clairon Muraire venait d'être tué. Ne pouvant en croire mes oreilles, je quittais mon poste afin d'aller quérir des renseignements plus précis. Mais hélas ! Tout ne fut pour moi que déceptions et je dus me conformer à l'évidence. Edouard arrivait de permission, mais ne pouvant rejoindre son bataillon en plein jour, il attendit aux cuisines et c'est de là qu'il écrivit à sa femme lui faisant part du bon voyage qu'il venait d'accomplir. La nuit venue il partit avec les muletiers de son bataillon pour rejoindre son poste d'agent de liaison auprès du commandant. Le terrible destin et la fatalité vinrent obstruer sa bonne humeur, un obus vint sans merci frapper sur la route où s'acheminait le convoi, Edouard fût une des victimes, il tomba frappé en plein cœur par un éclat, sans aucune souffrance. Je pleurai comme un enfant en écoutant ce terrible récit, j'ai de nouveau le cœur serré affreusement en vous le décrivant. Je suis venu aujourd'hui même reconnaître l'endroit où il repose. J'ai constaté qu'il avait une assez belle tombe et n'ai pas voulu la quitter sans que vous en ayez un éternel souvenir. J'ai fait tout mon possible pour que vous ayez la photo de sa tombe. J'ai prié un médecin major de me satisfaire à ce sujet, il l'a fait de bon cœur et vous enverra la photo dans le plus bref délai possible, lui ayant remis votre adresse. Je me suis mis au pied de la tombe du meilleur de mes camarades et j'ai pleuré longuement, mais en vain. Je vous envoie l'adresse du major dans le cas où il perdrait la vôtre, vous lui écririez, c'est le chef le plus gentil que je n'ai jamais rencontré, jusqu'à ce jour et il se fera un devoir de vous donner tous les renseignements que vous lui demanderez. Je termine les yeux mouillés de pleurs en joignant à ma cruelle lettre, mes meilleurs vœux de condoléances pour sa femme, ses enfants, en un mot à tous ceux à qui il était cher. Son meilleur camarade, Félix 23e, 4e Cie, S.P.184 »

Lettre de B. FERMIER à Marie MURAIRE (27/05/1917) :

« Le 27/05/1917, Madame. J'ai le regret de venir vous annoncer, que mon pauvre camarade, votre cher mari, a été victime de l'explosion d'un obus dans la soirée du 17 courant. Un de nos camarades, ami à lui, Brun Ernest de Barrême qui a été témoin du malheur qui vous frappe, a bien voulu me donner les renseignements sur la terrible épreuve qui vous atteint. Cet ami donc, est allé le soir au ravitaillement, et a été enchanté de serrer la main et de revoir votre cher camarade. Votre pauvre mari attendait la fin de la distribution, pour remonter avec lui, ils allaient repartir quand un obus est arrivé en plein sur eux. Sur une dizaine qui étaient rassemblés, deux ont été tués, et tous les autres blessés, parmi les deux tués, malheureusement mon pauvre camarade a été du nombre. Il n'a pas souffert, il n'a pas poussé un cri, l'explosion s'étant produite à deux mètres de lui. Il a été aussitôt transporté sur un brancard au poste de secours, près d'une route, désignée sous le numéro 44. C'est à quelques mètres de là, que mon pauvre cher ami, dort de son dernier sommeil, dans un cimetière improvisé dans le bois de Chauffourt, face au fort de Brimont, mais assez éloigné (4 km), pour que les obus ne viennent bouleverser le terrain. Tous les camarades de la liaison émus par la perte de son caporal bien-aimé se sont cotisés pour lui acheter une couronne. La couronne a été déposée sur sa tombe et porte l'inscription suivante : « A notre regretté Caporal clairon Muraire Edouard ». Les papiers et objets qu'il portait sur lui ont été remis à l'officier des détails du bataillon qui vous les fera parvenir. J'ai moi quelques objets encore qui lui appartenaient, je vais vous les envoyer par colis postal. Nous avons perdu un ami sûr et dévoué, surtout moi qui le considérais comme un frère, nous partageons la vie ensemble, et ne vivions qu'un pour l'autre, il était si bon et si affectueux, que tous ceux qui l'ont connu, en sont cruellement affligés. Mais c'est surtout à vous qui venez de perdre le meilleur des maris que la grande douleur est réservée. Dans cette immense douleur, puissent les témoignages de sympathie des nombreux amis qu'il a laissés, et la grande part que je prends à votre deuil, vous procurer un peu de soulagement et de réconfort. Veuillez m'excuser si j'ai laissé écouler quelques jours avant de vous faire parvenir ces renseignements, j'ai dû attendre la relève, pour recueillir ces détails. Veuillez recevoir chère Madame, l'expression de mes sincères condoléances, ainsi que celles des camarades qui ont connu et apprécié notre cher et regretté ami. Celui qui garde un souvenir inoubliable de son estimé ami, et de toute sa famille. B Fermier. »

Lettre de Marcellin PHILIP à sa femme Valérie (05/06/1917) :

« Le 5 juin 1917. Tes lettres comme toujours me font bien plaisir mais je commence à être bien inquiet sur la situation d'Edouard. La première fois que tu me disais que vous languissiez de recevoir de ses nouvelles, je croyais à un simple retard, mais maintenant je comprends que ce doit être plus grave. Tu me diras que Collomp me dira ce qu'il se passe. Peut-être je resterai quinze jours de le voir ou un mois et peut-être davantage, alors vaut mieux que tu me dises ce qu'il en est. Je vois d'ici que ce doit être rien de bon mais dis moi ce qu'il se passe. [...] Dans l'attente de te lire, reçois mes caresses. Ton dévoué M. Philip. »

Lettre de Marcellin PHILIP à sa femme Valérie (08/06/1917) :

« Le 8 juin 1917. Bien chère Valérie. C'est le cœur gros que je trace ces quelques lignes. J'ai reçu hier ta lettre que voici et j'ai bien compris ce qu'il en était et à l'instant je reçois ta lettre du 3 me disant réellement ce qu'il en est, et j'en suis bien affligé. Que Dieu daigne nous donner à toute la force de supporter ces malheurs. Tu diras à Marie que je la plains beaucoup ainsi que ses enfants. [...] Rien d'autre pour le moment. Donnez-vous du courage tant que vous le pourrez, moi je tacherai d'en faire autant. Mes bonnes caresses à tous. Ton dévoué, M. Philip. »



*Le soldat Félix Gibert sur
la tombe de son camarade
Edouard Muraire
1917
Coll. J.-L. Domenge*

MORTS POUR LA FRANCE DE CASTELLANE ET SES HAMEAUX

1914

D'INGUIMBERT Pierre (Castellane), Sous-Lieutenant, 111^e R^{gt} d'Infanterie
20/08/1914, Dieuze-Bidestroff (Moselle), 34 ans.

PAULET Louis (Robion), Soldat, 23^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
20/08/1914, Dieuze (Moselle), 26 ans.

RIPERT Fernand (Castellane), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
20/08/1914, Dieuze (Moselle), 21 ans.

VENTRE Paul (Castellane), Soldat, 112^e R^{gt} d'Infanterie
20/08/1914, Bidestroff (Moselle), 25 ans.

BONDIL Léopold (Castellane), Soldat, 22^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
27/08/1914, Pouilly-sur-Meuse (Meuse), 24 ans.

COLLOMP Élie (Castillon), Soldat, 8^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
27/08/1914, Stenay (Meuse), 26 ans.

RAYBAUD Constant (Castellane), Soldat, 157^e R^{gt} d'Infanterie
01/09/1914, Saint-Benoît-la-Chipotte (Vosges), 22 ans.

COLLOMP Aimé (Castillon), Soldat, 159^e R^{gt} d'Infanterie
01/09/1914, Saint-Benoît-la-Chipotte (Vosges), 21 ans.

CHRISTOL Louis (Chasteuil), Soldat, 9^e Rgt de Hussards
01/09/1914, Saulcy-sur-Meurthe (Vosges), 23 ans.

AUDIBERT Marius (Castellane), Soldat, 111^e R^{gt} d'Infanterie
08/09/1914, Vassincourt (Meuse), 33 ans.

CHABAUD Victor (Castellane), Soldat, 203^e R^{gt} d'Infanterie
08/09/1914, Courcelles-sur-Aire (Meuse), 29 ans.

COLLOMBET Victorin (Castellane), Soldat, 63^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
14/09/1914, Nouvron-Vingré (Aisne), 28 ans.

RICARD Jean (Castellane), Soldat, 144^e R^{gt} d'Infanterie
19/09/1914, Craonne (Aisne), 22 ans.

MAURIN Louis (Castellane), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
20/09/1914, Béthincourt (Meuse), 28 ans.

ZANGLER Baptistin (Castellane), Soldat, 63^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
20/09/1914, Nouvron-Vingré (Aisne), 28 ans.

LE GALL Jean-Marie (Taloire), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
21/09/1914, Deuxnouds-devant-Beauzée (Meuse), 31 ans.

AUDIBERT Martin (Villars-Brandis), Soldat, 163^e R^{gt} d'Infanterie
22/09/1914, Raon-l'Étape (Vosges), 28 ans.

LATIL Lucien (Éoulx), Soldat, 24^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
23/09/1914, Cheppy (Meuse), 32 ans.

BARET Lucien (Castellane), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
24/09/1914, Stenay (Meuse), 34 ans.

RICAUD Simon (Castellane), Soldat, 23^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
24/09/1914, Le Mans (Sarthe), 28 ans.

BRUN Antoine (Castellane), Caporal, 203^e R^{gt} d'Infanterie
30/09/1914, Verdun (Meuse), 28 ans.

COLLOMP Baptistin (Castellane), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
03/10/1914, Bamberg (Allemagne), 22 ans.

FELÈS Martin (Castellane), Soldat, 157^e R^{gt} d'Infanterie
06/10/1914, Bouconville-sur-Madt (Meuse), 21 ans.

MARTEL Lucien (Castellane), Soldat, 145^e R^{gt} d'Infanterie Territoriale
10/10/1914, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), 41 ans.

BARET Marius (Castellane), Soldat, 112^e R^{gt} d'Infanterie
17/10/1914, Marseille (Bouches-du-Rhône), 26 ans.

BONZOM Auguste (Castellane), Brigadier, 4^e R^{gt} de Spahis Tunisiens
13/11/1914, El Herri (Maroc), 23 ans.

VITON Romain (Castellane), Soldat, 7^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
17/11/1914, Ypres (Belgique), 26 ans.

MARTIN Albin (Villars-Brandis), Soldat, 7^e B^{tn} Territorial de Chasseurs Alpains
17/11/1914, Ypres (Belgique), 40 ans.

COLLOMBET Célestin (Castellane), Soldat, 63^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
19/11/1914, Bucy-le-Long (Aisne), 35 ans.

GIRAUD Henri (Castellane), Soldat, 7^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
23/11/1914, Wervik (Belgique), 35 ans.

GIRAUD Pierre (Castellane), Soldat, 24^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
26/11/1914, Ypres (Belgique), 32 ans.

SAUVAIRE Augustin (Castellane), Soldat, 6^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
30/11/1914, Saint-Eloi (Belgique), 32 ans.

GIRAUD Joseph (Castellane), Soldat, 23^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
30/12/1914, Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais), 26 ans.

1915

- HUGUES Isaïe (Taloire), Soldat, 15^e S^{on} d'Infirmiers Militaires
11/01/1915, Gondrecourt-le-Château (Meuse), 26 ans.
- CLÉMENT Edouard (Castellane), Soldat, 27^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
21/01/1915, Hartmannswiller (Haut-Rhin), 35 ans.
- REBOUL Emile (Castellane), Soldat, 22^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
24/02/1915, Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus (Marne), 21 ans.
- ZANGLER Adrien (Castellane), Soldat, 22^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
24/02/1915, Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus (Marne), 23 ans.
- GASTINEL Joseph (Castellane), Soldat, 7^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
27/02/1915, Hartmannswiller (Haut-Rhin), 25 ans.
- GUICHARD Félicien (Castellane), Soldat, 295^e R^{gt} d'Infanterie
24/03/1915, Touquet-Paris-Plage (Pas-de-Calais), 39 ans.
- GENIS Joseph (Castellane), Soldat, 163^e R^{gt} d'Infanterie
03/04/1915, Flirey (Meurthe-et-Moselle), 34 ans.
- MANENT Léon (Castellane), Soldat, 4^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
10/04/1915, Valmy (Marne), 21 ans.
- BADROUILLET Abel (Castellane), Soldat, 1^{er} R^{gt} de Marche de la Lég^{on} Étrangère
09/05/1915, Mont-Saint-Éloi (Pas-de-Calais), 34 ans.
- GALFARD César (Castellane), Sergent, 163^e R^{gt} d'Infanterie
13/05/1915, Flirey (Meurthe-et-Moselle), 29 ans.
- LATIL Henri (Castellane), Soldat, 363^e R^{gt} d'Infanterie
18/05/1915, Etival-Clairefontaine (Vosges), 23 ans.
- GUICHARD Martin (Castellane), Soldat, 203^e R^{gt} d'Infanterie
20/05/1915, Verdun (Meuse), 32 ans.
- CAUVIN Marius (Éoulx), Soldat, 145^e R^{gt} d'Infanterie Territoriale
12/06/1915, Vienne-le-Château (Marne), 40 ans.
- CHAUVIN Désiré (Castellane), Soldat, 27^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
21/06/1915, Metzeral (Haut-Rhin), 25 ans.
- GRANET Paul (Castillon), Soldat, 55^e R^{gt} d'Infanterie
30/06/1915, Vienne-le-Château (Marne), 39 ans.
- MANDRILLE Célestin (Castellane), Soldat, 6^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
06/07/1915, Dole (Jura), 22 ans.
- GENIS André (Castellane), Soldat, 6^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
20/07/1915, Stosswihr (Haut-Rhin), 33 ans.
- COLLOMP Firmin (Castillon), Soldat, 35^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
29/09/1915, Perthes-lès-Hurlus (Marne), 32 ans.
- RICAUD Louis (Castellane), Soldat, 64^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
30/10/1915, Metzeral (Haut-Rhin), 34 ans.
- COLLOMP Ludovic (Taulanne), Soldat, 27^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
24/12/1915, Hartmannswiller (Haut-Rhin), 22 ans.

1916

- FORTOUL Charles (Castellane), Soldat, 14^e Esc^{on} du Train
03/03/1916, Castellane (Alpes-de-Haute-Provence), 41 ans.
- MOIRAC Marius (Castellane), Soldat, 4^e R^{gt} du Génie
04/03/1916, La Tronche (Isère), 44 ans.
- LONGERET Louis (Castellane), Soldat, 141^e R^{gt} d'Infanterie
22/03/1916, Malancourt (Meuse), 38 ans.
- HENRI Emile (Éoulx), Caporal, 163^e R^{gt} d'Infanterie
09/04/1916, Esnes-en-Argonne (Meuse), 24 ans.
- COULLET Baptistin (Castellane), Soldat, 8^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
12/04/1916, Biarritz (Pyrénées-Atlantiques), 28 ans.
- DOLLE Antoine (Robion), Soldat, 415^e R^{gt} d'Infanterie
27/05/1916, Thiaumont (Meuse), 31 ans.
- HONORÉ Maximin (Castellane), Caporal, 203^e R^{gt} d'Infanterie
22/06/1916, Fromeréville-les-Vallons (Meuse), 31 ans.
- COLLOMP Elie, Joseph (Castillon), Soldat, 15^e S^{on} d'Infirmiers Militaires
09/07/1916, Zeitenlik (Grèce), 26 ans.
- HUGUES Julien (Castellane), Soldat, 19^e R^{gt} d'Artillerie de Campagne
29/07/1916, Mandelieu-la-Napoule (Alpes-Maritimes), 24 ans.
- IMBERT Léon (Castellane), Soldat, 203^e R^{gt} d'Infanterie
03/08/1916, Verdun (Meuse), 32 ans.
- CUPIDON Martin (Chasteuil), Soldat, 363^e R^{gt} d'Infanterie
05/08/1916, Curlu (Somme), 34 ans.
- FARAUT Roger (Castellane), Chef de Brigade, 15^e Lég^{on} de Gendarmerie
06/08/1916, Verdun (Meuse), 39 ans.
- ANTELME Henri (Chasteuil), Soldat, 363^e R^{gt} d'Infanterie
08/08/1916, Cerisy (Somme), 30 ans.
- COLLOMP Elie, Félix (Castillon), Soldat, 52^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
12/08/1916, Maurepas (Somme), 22 ans.
- PÉLISSIER Denis (Castellane), Soldat, 63^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
25/08/1916, Maurepas (Somme), 30 ans.
- COLLOMP Jean-Baptiste (Villars-Brandis), Soldat, 63^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
25/08/1916, Leforest (Somme), 29 ans.
- BERNARD Emile (Castellane), Soldat, 6^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
01/11/1916, Suzanne (Somme), 23 ans.
- AUDIBERT Jean (Castellane), Sergent, 6^e Bⁱⁿ de Chasseurs Alpains
05/11/1916, Saint-Vaast-en-Chaussée (Somme), 24 ans.

1917

- ROUVIER Louis (Éoulx), Soldat, 13^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
27/01/1917, Senthem (Haut-Rhin), 23 ans.
- COLLOMP Toussaint (Villars-Brandis), Soldat, 1^{re} S^{on} de COA
20/02/1917, Noisy-le-Sec (Seine-Saint-Denis), 39 ans.
- AUNE Marius (Castellane), Soldat E.V., 3^e R^{gt} d'Artillerie Coloniale
08/04/1917, Montdidier (Somme), 20 ans.
- CHAUVIN Alphonse (Taulanne), Soldat, 363^e R^{gt} d'Infanterie
19/04/1917, Brimont (Marne), 36 ans.
- COLLOMP Louis (Castillon), Soldat, 363^e R^{gt} d'Infanterie
19/04/1917, Berméricourt (Marne), 35 ans.
- SAUTERON Zéphirin (Castellane), Caporal, 363^e R^{gt} d'Infanterie
19/04/1917, Berméricourt (Marne), 35 ans.
- HUGUES Edouard (Taloire), Soldat, 64^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
01/05/1917, Courlandon (Marne), 36 ans.
- MURAIRE Edouard (Castellane), Caporal, 63^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
17/05/1917, Loivre (Marne), 38 ans.
- GUICHARD Antoine (Castellane), Soldat, 159^e R^{gt} d'Infanterie
04/06/1917, Vauxtin (Aisne), 25 ans.
- MARTEL Edmond (Castellane), Soldat, 157^e R^{gt} d'Infanterie
14/07/1917, Korçë (Albanie), 24 ans.
- IMBERT Léon (Castellane), Soldat, 6^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
28/07/1917, Vailly-sur-Aisne (Aisne), 20 ans.
- MARTINY François (Castellane), Soldat, 7^e R^{gt} du Génie
21/08/1917, Verdun (Meuse), 24 ans.
- MICHEL Victor (Castellane), Soldat, 52^e R^{gt} d'Infanterie
22/10/1917, Buzancy (Aisne), 28 ans.
- AUDIBERT Eugène (Robion), Soldat, 28^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
23/10/1917, Pargny-Filain (Aisne), 22 ans.
- MEYNARD Auguste (Castillon), Soldat, 145^e R^{gt} d'Infanterie Territoriale
04/12/1917, Grasse (Alpes-Maritimes), 47 ans.

1918

- ROUVIER François (Castellane), Soldat, 87^e R^{gt} d'Artillerie Lourde
10/01/1918, Brienne-le-Château (Aube), 31 ans.
- MARCAILLOU Jean (Castellane), Soldat, 298^e R^{gt} d'Infanterie
06/03/1918, Vienne-le-Château (Meuse), 21 ans.
- MARTIN Joseph (Villars-Brandis), Soldat, 11^e R^{gt} de Cuirassiers
24/03/1918, Villequier-Aumout (Aisne), 32 ans.
- PHILIP Henri (Castellane), Soldat, 363^e R^{gt} d'Infanterie
06/04/1918, Chauny (Aisne), 32 ans.
- COLLOMBET Simon (Castellane), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
12/04/1918, Domart-sur-la-Luce (Somme), 27 ans.
- RICAUD Paul (Castellane), Soldat, 19^e R^{gt} d'Artillerie de Campagne
14/05/1918, Monastir (Serbie), 30 ans.
- HONNORAT Lucien (Castellane), Soldat, 159^e R^{gt} d'Infanterie
16/07/1918, Festigny (Marne), 34 ans.
- GILLY Angelin (Éoulx), Caporal, 14^e R^{gt} d'Infanterie
17/07/1918, Oeuilly (Marne), 40 ans.
- FOUQUES Auguste (Éoulx), Soldat, 305^e R^{gt} d'Infanterie
24/07/1918, Latilly (Aisne), 26 ans.
- FOUQUES Léon (Éoulx), Soldat, 112^e R^{gt} d'Infanterie
11/08/1918, Goyencourt (Somme), 29 ans.
- TURREL Jules (Castellane), Soldat, 289^e R^{gt} d'Infanterie
22/08/1918, Dülmen (Allemagne), 25 ans.
- GUICHARD Camille (Castellane), Soldat, 4^e R^{gt} d'Infanterie Coloniale
24/08/1918, Castellane (Alpes-de-Haute-Provence), 22 ans.
- DAUMAS Bienvenu (Castellane), Soldat, 3^e R^{gt} d'Infanterie
06/09/1918, Laffaux (Aisne), 40 ans.
- HUGUES Baptistin (Taloire), Soldat, 8^e R^{gt} du Génie
20/09/1918, Saint-Dizier (Haute-Marne), 34 ans.
- NOEL Marcellin (Robion), Soldat, 163^e R^{gt} d'Infanterie
03/10/1918, Challerange (Ardennes), 30 ans.
- CHAUVIN Marius (Castellane), Soldat, 35^e R^{gt} d'Infanterie Territoriale
11/10/1918, Saint-Germer-de-Fly (Oise), 45 ans.
- REY Paul (Castellane), Chef de Brigade, 15^e Lég^{on} de Gendarmerie
04/11/1918, Bussy-le-Château (Marne), 38 ans.

Soldats Morts pour la France après l'armistice des suites de blessures ou de maladies contractées pendant la guerre

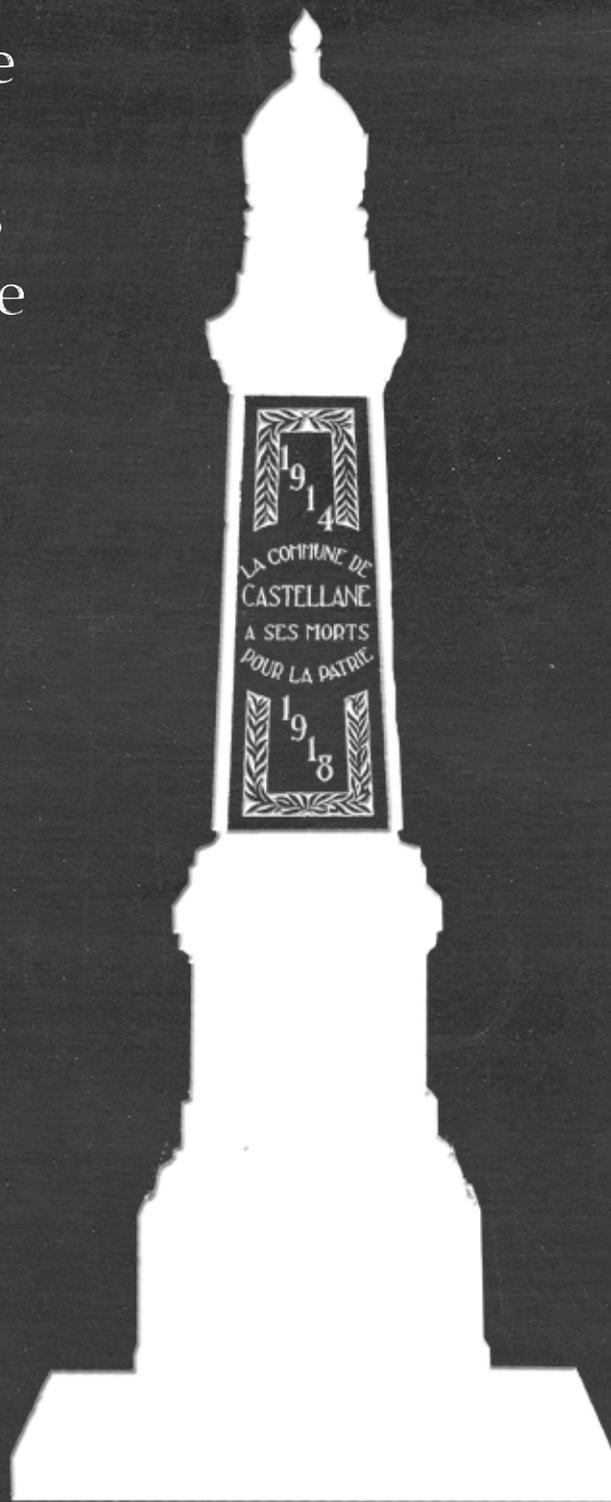
TURREL Adrien (Castellane), Soldat, 141^e R^{gt} d'Infanterie
27/11/1918, Château-Arnoux-Saint-Auban (Alpes-de-Haute-Provence), 47 ans.

ANDRÉ Marius (Castellane), Lieutenant, 145^e R^{gt} d'Infanterie Territoriale
15/12/1918, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), 42 ans.

TURC Gaston (Castellane), Sergent, 5^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
21/01/1920, Mandelieu-la-Napoule (Alpes-Maritimes), 24 ans.

GRANET Ernest (Castellane), Soldat, 63^e B^{tn} de Chasseurs Alpains
28/05/1920, Castellane (Alpes-de-Haute-Provence), 26 ans.

RAPHÉL Albert (Castellane), Soldat, 283^e R^{gt} d'Infanterie
24/08/1922, Castellane (Alpes-de-Haute-Provence), 26 ans.



BIBLIOGRAPHIE

- ASSOCIATION CULTURE ET PATRIMOINE DE THORAME BASSE, Thorame-Basse dans la Grande Guerre, 2014, Mairie de Thorame-Basse
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (sous la dir.), 2014, *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Bayard
- COCHET François, 2014, *La Grande Guerre, fin d'un monde, début d'un siècle*, Perrin
- DOMENGE Jean-Luc, 2013, *Rose Salle chanteuse et conteuse de Provence*, Cantar lou Païs
- GUENO Jean-Pierre, 2013, *Les Poilus, lettres et témoignages des Français dans la Grande Guerre*, Les Arènes Eds
- GUENO Jean-Pierre et LAPLUME Yves (sous la dir.), 1999, *Paroles de Poilus, lettres de la Grande Guerre*, Tallandier
- EISENMENGER G. et CAUVIN C., 1914, *La Haute-Provence, étude de géographie régionale*
- EMMANUELLI François-Xavier (sous la dir.), 1994, *La Provence contemporaine de 1800 à nos jours*, Ouest-France Université
- LABADIE Jean-Christophe, 2014, *Guide des sources de la Grande Guerre, Alpes-de-Haute-Provence (anciennes Basses-Alpes)*, AD04
- MICHEL Henri, 2012, *Une enfance provençale au temps de la Première Guerre mondiale. Vidauban dans la mémoire d'un historien*, C'est-à-dire éditions
- PONCIN Lucette, 1997, *Des écoliers dans la Grande Guerre. Enfance et adolescence à Sainte-Croix-du-Verdon (1912-1919)*, Alpes de Lumières

CRÉDIT DES ILLUSTRATIONS

© Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence et Archives départementales du Var.

© Association Petra Castellana : Dominique Boudeville, Michèle Césano, Murielle Charabot, Michel Cochet, Jean-Luc Domenge, Jean-Paul Golé, Catherine Leroy, Sylvaine Seneca.

© Photographies des objets réalisées par le Club photo de la MJC de Castellane (sauf mention contraire).

© Photographies et portraits d'époque : M. Aragon, Mme Audibert, Mme Blanc, Mme Charabot, M. Collomp, Mme Collomp, M. Demandolx, M. Domenge, M. Giraud, M. Golé, M. Graglia, M. Léouffre, M. Leroy, M. Martin, Mme Pellegrin, M. et Mme Verga.

Les autres images sont la propriété de l'association Petra Castellana.

REMERCIEMENTS

L'association Petra Castellana remercie chaleureusement tous les partenaires qui ont participé à la réalisation de ce catalogue.

Cette publication n'aurait pu voir le jour sans les soutiens financiers de la Mission du Centenaire, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Alpes de Haute-Provence et de la Commune de Castellane.
Merci également à la Communauté de Communes du Moyen Verdon pour son soutien aux actions de l'association.

Merci aux Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence et du Var pour nous avoir autorisé à utiliser certains de leurs documents.

Merci au Club photo de la MJC de Castellane pour son précieux travail de numérisation des collections.

Un grand merci à toutes les personnes qui ont prêté des objets pour l'exposition : Mme Audibert, M. Bertaina, M. Bonnavoine, Mme Capon, M. Demandolx, M. Domenge, Mme Duret, Mme Fauque, Mme Feraud, M. Giraud, M. Golé, M. Graglia, M. Guès, M. Leroy, Mme Longuet, M. et Mme Marcel, Mme Martin, Mme Pollès, M. Roux, M. Schlotter, Mme Soldano.

Un merci tout particulier aux nombreux donateurs d'hier et d'aujourd'hui, qui depuis plus de vingt ans confient leurs objets, souvenirs et archives à l'association Petra Castellana.

Enfin tous nos remerciements aux membres de l'Association Petra Castellana, Dominique Boudeville, Michèle Césano, Michel Cochet, Murielle Soldano, Jean-Luc Domenge, Catherine Leroy et Sylvaine Seneca pour s'être investis dans la préparation de l'exposition et de ce catalogue, à Guillaume Dolo pour l'écriture des textes et la réalisation de la maquette, à Amandine Delarbre et Pauline Oliveira pour la relecture.

Achévé d'imprimer en janvier 2015
sur les presses de l'Imprimerie de Haute-Provence
La Brillane, Alpes de Haute-Provence, France.

Dépôt légal à parution.